



HAL
open science

La diversité agricole de l'Angleterre

Annie Antoine

► **To cite this version:**

Annie Antoine. La diversité agricole de l'Angleterre. Annie Antoine; Jean-Michel Boehler; Francis Brumont. L'agriculture en Europe occidentale à l'époque moderne, Belin, pp.107-157, 2000, 9782701123820. halshs-04629568

HAL Id: halshs-04629568

<https://shs.hal.science/halshs-04629568v1>


Submitted on 29 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

<p>Annie Antoine, Jean-Michel Boehler, Francis Brumont</p> <p>L'agriculture en Europe occidentale à l'époque moderne</p> 	<p>Texte soumis à l'éditeur</p> <p>Pour citer ce texte</p> <p>Annie Antoine, chap. 3 : La diversité agricole de l'Angleterre, p. 107-157, dans :</p> <p>Annie ANTOINE, Jean-Michel BOEHLER et Francis BRUMONT, <i>L'agriculture en Europe occidentale à l'époque moderne</i>, Paris, Belin, mars 2000, 447 p.</p>
---	---

L'AGRICULTURE DE L'ANGLETERRE À L'ÉPOQUE MODERNE

Annie ANTOINE

Introduction

Dans ce chapitre, nous renoncerons à deux approches souvent répétées de l'agriculture britannique. La première consiste à s'efforcer de présenter coûte que coûte des vues comparatives France/Grande-Bretagne : cette méthode, certes stimulante, amène nécessairement à forcer le trait, à insister sur les oppositions, et à oublier que l'agriculture de deux pays se fait dans un même contexte – celui d'une technique légère qui ne permet pas vraiment de s'affranchir des conditions naturelles – et présente de ce fait des caractères d'homogénéité assez importants. La seconde privilégie le débat qui s'est instauré chez les historiens anglais au sujet de la révolution agricole, de sa chronologie, de ses modalités, voire de son existence. Cette approche a été largement développée dans des ouvrages d'accès relativement facile (Mark OVERTON, John V. BECKETT,....) et elle ne sera pas reprise ici. Ce paragraphe s'inspirera d'avantage des vues plus classiques présentées dans *Agrarian History* et envisagera successivement la propriété et l'exploitation, les paysages et les techniques, les spécialisations régionales. Ceci n'empêchera pas de mettre l'accent sur ce qui constitue des spécificités de l'agriculture anglaise et fait son originalité par rapport à l'agriculture française à la même époque – une charge démographique bien inférieure donc une plus faible pression sur le sol et une moindre « tyrannie des blés » – ainsi que sur les évolutions qui la caractérisent au cours de l'époque moderne : les enclosures qui transforment assez profondément le paysage, l'introduction de plantes nouvelles qui permettent la modification des

rotations culturales et le développement de l'agriculture convertible, l'importance croissante de l'élevage stimulé par la demande urbaine en général et celle de Londres en particulier. Il est bien clair que l'on est dépendant de l'historiographie et de la manière propre aux historiens de chaque pays de choisir telle ou telle problématique et de présenter une situation ; ces réserves faites, il semble bien qu'un des caractères dominants de l'agriculture britannique de ce que les historiens anglais nomment « la première modernité » soit sa spécialisation précoce et sa forte intégration dans des circuits commerciaux.

1- La question de la propriété du sol

Définir la propriété paysanne apparaît particulièrement compliqué en Angleterre. Si, en France, les individus qui possèdent des terres sur une mouvance (et qui paient de ce fait des cens et autres droits seigneuriaux) sont regardés comme effectivement propriétaires de leur terre, il n'en est pas systématiquement de même en Angleterre et certains auteurs donnent de la propriété paysanne une interprétation très restrictive, un peu comme si en France on la limitait aux simples alleux. Plusieurs raisons contribuent à compliquer l'affaire :

- la coexistence de deux sphères juridiques : celle de la *common law* et celle des coutumes seigneuriales, la première s'appliquant aux tenures dites libres et la seconde aux tenures dites non-libres ;

- le fait qu'au cours de l'époque moderne, à la différence de ce qui se passe en France, la situation des tenures anglaises évolue. À partir d'une situation de départ *a priori* semblable (celle de paysans et de bourgeois détenant les terres des mouvances) l'évolution a été tout autre en Angleterre de ce qu'elle a été en France : les seigneurs ont réussi à se rendre propriétaires d'une grande partie de leurs mouvances en renégociant les contrats (ce qui ne se fait que de façon très exceptionnelle dans les seigneuries françaises, s'il y a eu déguerpissement ou s'il y a une concession nouvelle, afféagement par exemple) et en imposant des contrats de durée de plus en plus courte. C'est ce qui explique en partie que les historiens anglais s'interrogent sur l'existence et surtout sur la disparition du paysan anglais. Ils ne doutent pas qu'il y a des individus qui travaillent le sol, mais ils considèrent que les paysans sont dépossédés de leurs droits sur la terre quand ils passent des contrats très longs voire illimités qui existent au début de l'époque moderne, aux contrats à temps limités qui s'imposent à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle.

1- Les modes de tenure et leur évolution

La classification que fait Arthur Young des modes de tenures en France est révélatrice de la confusion qui règne en Angleterre à ce sujet. Il distingue : 1- les petites propriétés paysannes, 2- le fermage à prix d'argent comme en Angleterre, 3- les tenures féodales, 4- les fermes générales louées à prix d'argent et sous-louées aux paysans, 5- le métayage. Ceci constitue en fait trois manières de tenir le sol – en propriété, en location à temps (fermage, métayage, sous-location), en tenure féodale – et est beaucoup plus proche de la situation anglaise que de la situation française où la tenure en censive ne peut être regardée, à l'époque moderne, comme un mode d'amodiation des terres.

- *L'héritage médiéval* : free tenures et unfree tenures

De l'héritage médiéval, subsiste dans l'Angleterre des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles la division entre tenures libres et tenures non libres. Le terme de tenure libre (*free tenures*) s'applique aux tenures régies par la loi commune (*common law*) pour lesquelles les services à accomplir par le tenancier sont fixes à la fois en nature et en durée. Ce sont les tenures chevaleresques (*tenures in chivalry*) dont le tenancier est un chevalier (*knight*) qui doit fournir un certain nombre de cavaliers pour combattre aux côtés du roi, les tenures d'église (*spiritual tenures*) dont les tenanciers disent des messes et distribuent des aumônes et les tenures paysannes (*socage tenures*) qui impliquent à l'origine une grande variété de services tels que travailler sur les terres

du seigneur supérieur. Pour les tenures libres en *socage*, la *doctrine of Estates* (ce que l'on peut traduire approximativement par le statut des domaines) distingue plusieurs types de cas liés à la durée des concessions. Les concessions sans restriction de durée (*fee* désigne une propriété héréditaire) désignent les terres qui peuvent être transmises par héritage. Le statut de *fee simple* donne la totalité de la propriété ; celui de *fee tail* fait quelques restrictions sur la transmission par héritage (la transmission sans payer de droit ne se fait qu'en ligne directe). Les concessions avec une durée déterminée (*for life*) se divisent en *tenure of grantee* (pour la durée de la vie du tenancier) et *pur aûtre vie* (la vie du tenancier, de sa femme et de ses héritiers). Ces statuts ont été faits pour que les concessions soient limitées dans le temps et puissent être renégociées de temps en temps.

Les tenures non libres (*unfree tenures*) ou tenures en villainage (*villein tenures* ou *base tenures*) sont régies par les coutumes des diverses seigneuries : le vilain tient sa terre *at the will of the lord and according to the custom of manor*. La nature des services n'est pas fixée et prend ordinairement la forme de travail sur les terres du seigneur. Quand le sol tenu en villainage passe d'une personne à une autre (de père en fils par ex.), la transaction est enregistrée à la cour manoriale : le tenancier reçoit une copie de son entrée et la tenure en villainage devient progressivement un **copyhold** ce qui signifie que la terre est tenue *by custom of the manor and by copy of court roll*. Les *copyholds* sont de deux sortes : certains sont soumis à un important droit d'entrée à la volonté du seigneur, certains autres sont soumis à un droit d'entrée fixe.

Au *xvi^e* siècle, les deux types de tenure les plus fréquents sont les tenures en *socage* et les *copyholds*. Pour beaucoup de tenures libres le paiement est symbolique, mais pour beaucoup de *copyholds*, ils sont beaucoup plus onéreux. Certains tenanciers des terres non libres ont de plus un statut servile et sont soumis à des obligations personnelles par rapport au lord du manoir : *an entry fine* quand ils héritent du sol ou l'acquièrent, *a heriot* quand le tenancier meurt, *a merchet* quand le lord marie sa fille. C'est une erreur de voir dans ces droits des rentes au sens moderne du terme parce qu'il n'y a pas de rapport entre la valeur du sol qui est occupé et cultivé et ces droits, mais ils constituent un moyen dont disposent les seigneurs pour adapter leurs revenus à l'évolution de la rente foncière en manipulant les *entry fines*.

Les modes de tenure en Angleterre, *xvi^e*-*xix^e* siècle

Origine féodale du statut des terres :

Types de tenanciers, *xvi^e*-*xviii^e* :

DEMESNES (DOMAINES)

LEASHOLDERS

FREE TENURES

- *tenures in chivalry*
- *spiritual tenures*
- *socage tenures*
 - *Life* - une vie
 - plusieurs vies
- *Fee*
 - *simple fee*
 - *tail fee*

FREEHOLDERS

UNFREE TENURES

- *at will*
- *copyhold*

CUSTOMARY TENANTS

D'après Mark OVERTON, *Agricultural Revolution in England. The Transformation of the Agrarian Economy, 1500-1850*, Cambridge, CUP, 1996, XIV-258 p. Voir p. 30-36, et p. 151-156.

• *L'évolution moderne : Freeholders et leaseholders*

Au cours de l'époque moderne, le statut des terres non libres tend à se rapprocher de celui des terres libres, et ce de deux manières. Tout d'abord parce que la loi commune gagne du terrain par rapport aux coutumes des seigneuries : le système des tenures *fee* ou *for life*, qui a d'abord été fait pour les terres libres, tend, au cours du XVI^e siècle, à être appliqué à des terres tenues en *copyhold*. Ensuite parce que, au XVII^e siècle apparaît un nouveau mode de concession des terres non libres : *le beneficial lease* qui garantit la terre pour un certain nombre d'années, une vie ou une partie de vie. Le principe est le même que celui du *copyhold* mais pour un temps déterminé. Les tenures non libres tendent donc à devenir des tenures concédées pour un temps déterminé comme le sont une partie des tenures libres. Ce qui fait que, dans la pratique, les régisseurs de seigneuries divisent les hommes en trois catégories :

- les *freeholders* : tiennent la terre en *fee simple*, sous le régime de la *common law* et non de la coutume manoriale. Au cours du XVI^e siècle, leurs services ont été commués en droits qui n'ont aucun rapport avec la valeur de leur tenure ;

- les *customary tenants* sont principalement des *copyholders*, mais il y a aussi ceux qui tiennent sans titre ou avec des conditions plus dures. Leur situation dépend de la coutume manoriale. Quelques *copyholders* peuvent transmettre la terre comme ils le veulent et ont des *entry fines* et des *heriots* (mainmorte) fixes ; par contre, sur d'autres seigneuries, les *entry fines* sont arbitraires, les droits augmentent et les tenanciers n'ont pas le droit de nommer leurs successeurs ;

- les *leaseholders* qui constituent au XVI^e siècle une forme nouvelle de tenure (pour une ou plusieurs vies) s'appliquant essentiellement au domaine et à ceux qui ne sont pas sujets à la coutume.

À la fin du XVI^e siècle, la majorité du sol est tenu sous la forme de *customary tenures*, essentiellement représentées par des *copyholds*. La durée des concessions est variable : annuelles, à vie, *at the will of the lord* ; les rentes se composent de deux parties : une *entry fine* importante et une rente annuelle beaucoup plus petite que la valeur locative de la terre. Au milieu du XIX^e siècle, la majorité des *farmers* qui ne possèdent pas la terre qu'ils exploitent ont un bail à temps dont le montant correspond à la valeur locative de la terre. La disparition des tenures coutumières et l'établissement de baux à temps (*leasehold for period of years*) a été l'élément essentiel de cette évolution, les landlords ayant intérêt à négocier des baux à temps déterminé pour que le loyer de la terre s'adapte aux conditions du marché. Mais une partie importante des *farmers* ont obtenu la propriété quasi entière de leur exploitation : ce sont les *freeholders*. L'évolution du statut des terres a donc contribué à modifier la structure sociale du pays en même temps que l'image du monde rural : au XVIII^e siècle, selon l'expression employée par Bernard Cottret, l'Angleterre est devenue « une nation de *freeholders* ». Il cite à l'appui de cette affirmation le tableau que présente Gregory King en 1688 de la société anglaise. Ceux que nous sommes tentés de considérer comme les agriculteurs y sont répartis entre les *freeholders* et les fermiers d'une part et les pauvres et *cottagers* de l'autre. Les premiers (980 000 *freeholders* soit 17,8 % de la population totale, et 750 000 fermiers soit 13,6 % de la population) font partie des 2 675 520 personnes « qui accroissent la richesse du royaume » et les seconds (1 300 000 personnes soit 23,6 % de la population) sont classés avec les 2 825 000 assistés « qui diminuent la richesse du royaume ».

Le *freeholder* a trois raisons d'être satisfait : il est anglais, il est propriétaire et il est électeur. Il apparaît comme le type même de l'électeur rural et une partie des

leasholders se fait aspirer par ce statut puisqu'il suffit de disposer d'un bien évalué à 40 shillings pour être autorisé à voter.

Le freeholder anglais au XVIII^e siècle

Qui es-tu ?

– je suis Untel, *freeholder* de Grande-Bretagne.

De quels privilèges jouis-tu en tant que *freeholder* de Grande-Bretagne ?

– en tant que *freeholder* de Grande-Bretagne, je jouis d'une reconnaissance civile plus considérable que le plus grand des sujets d'un Prince arbitraire. En effet, je suis gouverné par des lois auxquelles je donne mon consentement ; et ni ma vie, ni ma liberté, ni mes biens ne me sauraient être retirés conformément à la loi. Je suis un homme libre.

Catéchisme du *freeholder*, 1733. Cité par Bernard COTTRET, *Histoire d'Angleterre, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996, p. 117

2- La propriété paysanne en Angleterre

De quelle partie du sol les paysans anglais étaient-ils propriétaires entre les XVI^e et XVIII^e siècles ? La difficulté de la question tient d'abord à la complexité du statut des tenures anglaises et à leur évolution ; elle est aggravée par les enjeux historiographiques qui s'y attachent.

• Définition de la propriété

Tout dépend de ce que l'on retient comme critère de définition de la propriété : droit d'user, transmettre, louer, vendre la terre (Robert Allen) ? concession sans limite de durée ? Une définition stricte incite à ne considérer comme pleine et entière propriété que les domaines seigneuriaux (*demesnes*) et les *freeholds*. Le *freehold* est une tenure héréditaire que le tenancier peut vendre, louer ou léguer et que le seigneur ne peut récupérer (même si les *freeholders* comme les censitaires français paient des cens et sont tenus d'assister aux assises de la Cour manoriale). C'est au sens strict la seule forme de tenure qui peut être regardée comme une propriété paysanne. Mais ceci est très restrictif et on peut discuter sur la nécessité d'y ajouter la partie des tenures coutumières (*customary tenures*) constituée de *copyholds* héréditaires et soumise à des droits très faibles dont le statut est très proche de celui des *freeholds* et aussi toutes les tenures à une ou plusieurs vies que les paysans peuvent sous-louer, vendre, transmettre par héritage mais dont le seigneur peut toujours modifier le statut et transformer en tenure à temps beaucoup plus court ce qui fait que le paysan ne peut regarder sa propriété comme entière. Ce n'est pas en partant des sources de l'étude de la propriété que l'on obtiendra une vision plus assurée de la question. Si l'on considère comme propriétaires tous ceux qui sont sujets à la *land tax*, on fait entrer dans cette catégorie les fermiers mais on en exclut les *cottagers* qui ont une superficie trop petite pour être imposables. Inversement, les enquêtes préalables aux enclosures invitent à définir comme propriétaires tous ceux qui ont un droit dans l'exploitation des communaux et qui sont donc susceptibles d'en recevoir une partie mais excluent ceux qui paient des fermages. La première source amène à confondre fermiers et propriétaires en faire-valoir direct, elle exclut les petites parcelles ; la seconde amène au contraire à une surreprésentation des petites propriétés puisqu'elle inclut certains *cottagers* voire certains *squatters* considérés comme propriétaires du fait qu'il sont des *commoners* et ont des droits sur la terre des communaux.

On observe donc que trois définitions différentes de la propriété paysanne peuvent être données pour l'Angleterre :

- une définition stricte dans laquelle seuls les *freeholders* sont propriétaires (ils sont les seuls à être qualifiés de *owners*),
- une définition à la française qui inciterait à considérer comme propriété paysanne les tenures sûres, celles qui ne peuvent pas être enlevées au paysan et à y inclure, à côté des *freeholds*, les *copyholds* héréditaires,
- une définition large faisant intervenir les concessions de longue durée (*beneficial lease* à une vie ou plusieurs vies) malgré le caractère très peu sûr de ces tenures que le seigneur peut toujours rattacher à son domaine ou dont il peut modifier le statut pour en faire des concessions de durée beaucoup plus réduite (baux de 21 ans ou *rackrents* dont la durée est plus réduite, concessions *at will* ou même à l'année).

• Chiffres

On souhaiterait des chiffres correspondant à la seconde définition pour pouvoir comparer avec la situation française ; or nous collectons chez les historiens anglais des chiffres qui correspondent à la première définition ou qui sous-estiment la part des très petites propriétés. En effet pendant sept cents ans après le *Domesday Book*, il n'y a été élaboré aucun document sur la propriété foncière concernant l'ensemble de l'Angleterre ; les historiens doivent se contenter de sources locales et indirectes telles la *land tax* ou des registres de dîmes. Le mouvement général qu'ils observent consiste en un accroissement de la grande propriété, d'abord lent jusqu'au XVII^e siècle et qui s'accroît ensuite.

La répartition de la propriété foncière en Angleterre au XVIII^e siècle

Grands propriétaires (plus de 3 000 acres) :	15 à 20 % en 1690	20-25 % en 1790
Gentilshommes ou gentry (de 300 à 3 000 acres) :	45 à 50 % en 1690	50 % en 1790
Petits propriétaires (moins de 300 acres) :	25 à 35 % en 1690	15 % en 1790

F. M. L. THOMPSON, « The social distribution of landed property in England since the sixteenth century », *Economic History Review*, XIX, 1966, p. 510-514.

Cité par John RULE, *The Vital Century. England's Developing Economy, 1714-1815*, Londres et New-York, p. 41.

La synthèse présentée par Jean-Michel Chevet et réalisée à partir des chiffres donnés par de nombreux travaux anglais aboutit également à montrer une paysannerie fort peu propriétaire.

La répartition de la terre en Angleterre du Moyen-Âge au XIX^e siècle

Grands propriétaires :	15 à 20 % au Moyen Âge et pendant toute l'époque moderne	20 à 25 % en 1800
Gentry :	25 % au Moyen Âge	45-50 % en 1700 50 % en 1800
Paysannerie :	20 % au Moyen Âge	25-33 en 1700 15 % en 1800
Église et État :	28 à 30 % au Moyen Âge	5-10 en 1700 10 % en 1800

CHEVET, Jean-Michel, *La Terre et les Paysans en France et en Grande-Bretagne du début du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle*, vol. I : *Les hommes et les structures foncières*, Paris, Messene, 1998, 125 p. Voir p. 54-55.

• Historiographie

La collecte de ces chiffres amène à conclure que les paysans anglais disposent d'une part du sol moindre que leurs homologues français et que la dépossession a été plus importante pour eux au XVIII^e siècle. Même si personne maintenant ne défend la thèse autrefois présentée par L. Habbakuk de la « disparition du paysan anglais », l'idée communément admise est que la grande

propriété s'est renforcée et que, si la petite propriété paysanne n'a pas totalement disparu, elle a néanmoins décliné pendant toute l'époque moderne.

Ceci amène inévitablement à évoquer un autre débat historiographique, celui qui porte sur les conditions nécessaires au développement de la modernisation agricole. Il se compose de plusieurs strates :

- l'idée communément admise depuis les physiocrates, largement relayée par les historiens ruralistes français et anglais, que la croissance de l'agriculture ne peut se faire sans capitaux et que la grande exploitation est plus apte que la petite à les fournir. Deux ouvrages contribuent à diffuser l'idée que le progrès technique qui entraîne l'augmentation de la production résulte de la constitution des grandes fermes car seuls les grands fermiers ont assez de capitaux pour investir dans de nouvelles machines et dans la culture de nouvelles plantes (turneps et trèfles) :

HAMMOND, John L. et HAMMOND Barbara, *The Village Labourer (1760-1832)*, Oxford, 1911 ; 5^e éd., 1978.

ERNLE, Lord (Rowland E. PROTHERO), *Histoire rurale de l'Angleterre*, trad. de l'anglais par Claude Journet, Paris, Gallimard, 1952, 610 p. (1^{re} éd. : *English farming Past and Present*, Londres, Longman, Green and Co, 1912 ; 6^e éd. 1961).

Ils sont donc à l'origine de la théorie selon laquelle les grands propriétaires (Townsheend, Coke) sont à l'origine de la révolution agricole.

- l'idée que les enclosures ont été faites par les grands propriétaires pour évincer les petits et concentrer leurs propriétés afin de le rendre plus aptes à la modernisation et à procurer des profits plus importants (dont le prolongement est que la population ainsi évincée des campagnes a servi à former la main d'œuvre nécessaire à l'industrialisation)

- l'idée que la supériorité de l'Angleterre dans le développement agricole tient aux deux causes précédentes.

On sait que l'historiographie des vingt dernières années a donné une idée nettement plus nuancée de ces interprétations, remettant en cause la chronologie (et parfois même jusqu'à l'existence) de la révolution agricole anglaise, le lien entre enclosures et révolution agricole, le fait que la concentration de la propriété foncière et la dépossession des paysans soient la conséquence de l'une et des autres. Jean-Michel Chevet considère que le déclin de la petite propriété a été exagéré à cause de l'imprécision de la *land tax* à partir de laquelle ont été faites la plupart des statistiques utilisées par les historiens anglais et s'efforce de montrer à la fois l'existence d'une petite propriété en Angleterre et sa résistance au cours de l'époque moderne.

Évaluation du nombre des propriétaires en France et en Angleterre

Pour la France : le cadastre napoléonien donne 5 millions de propriétaires, une propriété moyenne de 10,6 ha.

Pour l'Angleterre : les estimations faites à partir de la *land tax* de 1798 donnent 1,073 million de propriétaires, une enquête sur les dîmes de 1840 portant sur 3 % du territoire donne 1,213 million de propriétaires et une propriété moyenne de 10 à 12 ha.

En conséquence, 45 à 55 % des familles anglaises seraient propriétaires et 69 % des familles françaises. Il faut tenir compte de larges marges d'incertitude... mais le nombre des propriétaires n'apparaît pas beaucoup plus important en France qu'en Angleterre.

Jean-Michel CHEVET, *La terre et les paysans... op. cit.* p. 65.

Quoi qu'il en soit, plus encore peut-être en Angleterre qu'en France, les structures de l'exploitation sont plus importantes que celles de la propriété pour comprendre le fonctionnement de l'agriculture.

3- Les exploitations agricoles

Les chiffres collectés par Jean-Michel Chevet sur la taille des exploitations agricoles anglaises montrent qu'il est bien difficile de donner une analyse autre que régionale de cette question, que l'on est tributaire des documents et des auteurs qui les ont étudiés (chacun plaçant des seuils différents, prenant ou non en compte les petites exploitations) et qu'en dernière analyse, l'étude régionale renvoie à la typologie des systèmes agraires. Globalement, on peut en retenir trois observations : la taille moyenne de l'exploitation est plus grande en Angleterre qu'en France (mais on peut toujours se demander si les très petites exploitations ont été comptabilisées), les disparités régionales sont très grandes, l'évolution se fait dans le sens d'une augmentation de la taille et du nombre des grandes exploitations.

• La taille des exploitations

Des statistiques exprimées en nombre d'exploitations montrent que prédomine partout la petite exploitation (par contre, en superficie occupée – chiffre donné entre parenthèses – ce sont les moyennes exploitations qui dominent), que les grandes exploitations n'apparaissent que dans les comtés essentiellement pastoraux du nord du pays ou dans les régions très modernisées de l'East-Anglia.

A- L'omniprésence des petites ou moyennes exploitations

<p>• Le Sud-Est de l'Angleterre : 5 paroisses des Wealden, 1614-1640 moins de 4 ha : 30,1 % (5,1 %) de 4 à 12 ha : 37,8 % (22,4 %) de 12,1 à 24,2 ha : 18,1 % (25,3 %) de 24,3 à 48,6 ha : 13,2 % (40,8 %) plus de 48,7 ha : 0,85 % (6,4 %)</p> <p>M. ZELL, <i>Industry in the Countryside, Wealden Society in the Sixteenth Century</i>, Cambridge, 1994, p. 94.</p> <p>Chiffres fournis par J.-M. CHEVET, <i>La terre et les paysans...</i> p. 85</p>	<p>• Le Nord-Ouest de l'Angleterre : la région des Lacs, Witterslack, 1736 moins de 4 ha : 42,9 % de 4 à 12 ha : 28,6 % de 12 à 36 ha : 25,7 % plus de 36 ha : 2,8 %</p> <p>G. P. JONES, « The Witherslack Survey, 1736 », <i>Transactions of the Cumberland and Westmorland Antiquarian and Archeological Society</i>, 1962, p. 214.</p> <p>Chiffres fournis par J.-M. CHEVET, <i>La terre et les paysans...</i> p. 90.</p>
--	--

B- Les moyennes exploitations de l'Angleterre moyenne

<p>• L'Est de l'Angleterre : les exploitations du domaine Manson (Lincolnshire), 1744 moins de 4 ha : 22 % de 4 à 12 ha : 32,2 % de 12,1 à 32 ha : 20,35 % de 32,1 à 120 ha : 20,35 % plus de 120 ha : 5,1 %</p> <p>T. W. BEASTALL, <i>The Agricultural Revolution in Lincolnshire</i>, Lincoln, 1978, p. 45-46.</p> <p>Chiffres fournis par J.-M. CHEVET, <i>La terre et les paysans...</i> p. 89.</p>	<p>• Les moyennes exploitations pastorales de l'Ouest de l'Angleterre, Cheshire, 1851 moins de 12 ha : 48,4 % (9 à 12 %) de 12 à 40 ha : 41 % (49 à 50 %) plus de 40 ha : 10,6 % (38 à 42 %)</p> <p>C. St. DAVIS, <i>The Agricultural History of Cheshire, 1750-1850</i>, Manchester, 1960, p. 155.</p> <p>Chiffres fournis par J.-M. CHEVET, <i>La terre et les paysans...</i> p. 91.</p>
--	---

C- Les grandes exploitations

<p>• Les grandes exploitations modernisées de l'East-Anglia, fin XVIII^e siècle Les domaines de Coke de Norfolk de 2 à 20 ha : 28 %</p>	<p>• Les grandes exploitations pastorales du nord de l'Angleterre, Northumberland, 1755 moins de 8 ha : 17 % de 8 à 20 ha : 23,6 %</p>
---	--

de 40 à 121 ha : 25,8 % plus de 121 ha : 40,4 %	de 20 à 48 ha : 36,9 % de 48 à 96 ha : 17,3 % de 96 à 200 ha : 4,6 % plus de 200 ha : 0,6 %
R. PARKER, <i>Coke of Norfolk. A Financial and Agricultural Study, 1707-1842</i> , Oxford, 1975, p. 89.	P. BRASSLEY, <i>The Agricultural Economy of Northumberland and Durham in the Period 1640-1750</i> , Londres et New-York, 1985, p. 120.
Chiffres fournis par J.-M. CHEVET, <i>La terre et les paysans...</i> p. 87.	Chiffres fournis par J.-M. CHEVET, <i>La terre et les paysans...</i> p. 90.

Les exemples donnés ci-dessus – bien que réalisés à partir de documents différents et surtout avec des seuils différents – permettent d’observer que la petite exploitation est très importante dans le sud-est de l’Angleterre (Kent) et largement présente dans le nord-ouest (Région des Lacs, Cheshire). Elle correspond dans le premier cas à une agriculture déjà très spécialisée (les vergers du Kent) tournée vers l’approvisionnement urbain et dans le second à une polyculture orientée vers l’élevage et la production fromagère (Cheshire). L’exemple du Staffordshire fait apparaître les exploitations moyennes dominantes dans les Midlands occidentaux tandis que celui du Norfolk montre une taille moyenne des propriétés bien supérieure : mais on est ici sur les domaines aménagés par deux générations de la famille Coke de Norfolk, le berceau de la nouvelle agriculture anglaise. Enfin, l’exemple du Lincolnshire et beaucoup plus encore celui du Northumberland montrent l’importance numérique des grandes, voire des très grandes exploitations, qui correspondent à une utilisation semi-extensive de l’espace et au parcours du bétail beaucoup plus qu’à la production végétale.

• *L’évolution de la répartition par taille des exploitations*

Indépendamment des variations régionales de la répartition par classes de superficie qui renvoient aux spécialisations régionales de l’agriculture anglaise, on observe pour les exploitations la même tendance que pour les propriétés : maintien du nombre et de la part de l’espace occupé par les petites exploitations, déclin de la part des exploitations moyennes, mais augmentation de l’espace occupé par les grandes exploitations.

Évolution de la taille des exploitations des domaines de la famille Leveson-Gower, comtés du Staffordshire, Shropshire, Yorshire au XVIII^e siècle

Chiffres en pourcentage de la superficie totale occupée par les différentes catégories d’exploitations

Date	0 à 8 ha	8 à 40 ha	40 à 80 ha	plus de 80 ha	taille moyenne des exploitations > 8 ha
1714-1720 (300 cas)	6,3 %	46,1 %	28,8 %	18,8 %	33,2 ha
1759-1779 (846 cas)	6,2 %	26,6 %	35,5 %	32,2 %	41,4 %
1807-1813 (1 256 cas)	6,5 %	16,7 %	25,1 %	51,7 %	55,6 %

J. R. WORDIE, « Social change on the Leveson-Gower Estates, 1714-1832 », *Economic History Review*, XXVII, 1974, p. 596.

Chiffres fournis par John RULE, *The Vital Century...* op. cit. p. 65.

On observe ici l’augmentation de la taille moyenne des exploitations au cours du XVIII^e siècle (de 33 à 55 ha ce qui n’est pas négligeable) et un reclassement des différentes catégories d’exploitations : celles de moins de 8 ha gardent la même quantité de l’espace total, les moyennes (8-40 ha) perdent du terrain, les grandes

(40-80) se maintiennent, celles de plus de 80 gagnent de l'espace. Le transfert se fait donc ici de la catégorie des 8-40 ha vers celle des plus de 80 ha.

Évolution de la taille des exploitations dans le sud des Midlands

Chiffres en pourcentage de la superficie totale occupée par les différentes catégories d'exploitations

Ha	Villages en open-field			Villages en enclosures		
	Début xvii ^e	Début xviii ^e	Vers 1800	Début xvii ^e	Début xviii ^e	Vers 1800
Nbre de cas	328	398	145	23	84	327
Moyenne en ha	23,7	26	58	84	40	58,7
2-6 ha	1,8 %	2,2 %	0,2 %	0,6 %	1,0 %	0,1 %
6-12 ha	5,8 %	6,8 %	1,2 %	0,5 %	2,5 %	1,8 %
12-24 ha	25,9 %	15,7 %	6,2 %	5,3 %	9,1 %	6,2 %
24-40 ha	34,2 %	21,7 %	7,6 %	2,8 %	15,1 %	6,4 %
40-80 ha	21,9 %	41,3 %	28,3 %	9,6 %	43,9 %	25,5 %
80-200 ha	7,7 %	13,3 %	48,4 %	20,7 %	20,6 %	54,9 %
> 200 ha	2,7 %	0 %	8,0 %	60,6 %	7,7 %	5,5 %

D'après Robert C. ALLEN, *Enclosure and the Yeoman. The Agricultural Development of the South Midlands (1450-1850)*, Oxford, Clarendon Press, 1992, XIV-376 p. Voir p. 73-74.

Chiffres fournis par Francis BRUMONT, *La terre et les paysans... op. cit.*, p. 135.

Ce second exemple, qui concerne des villages en *enclosure* et des villages en *openfield*, montre à quelques nuances près le même phénomène que le précédent : l'accroissement du nombre et de l'espace occupé par les grandes exploitations, évolution qui se fait davantage aux dépens des moyennes que des petites exploitations. L'évolution signifie à l'évidence un déclin en nombre et en influence des classes moyennes, les *hubsbandmen*, dont une petite partie est aspirée vers le haut mais dont une plus grande part passe dans la catégorie inférieure. Dans le sud des Midlands, au xvi^e siècle, là où règne l'*openfield*, la moyenne exploitation domine (60 % des exploitations font de 12 à 40 ha) ; vers 1800, toujours en région d'*openfield*, c'est la grande exploitation qui l'emporte largement (76 % des exploitations font de 40 à 200 ha). En région d'*enclosure*, on part d'une situation différente (80 % d'exploitations de plus de 80 ha) pour arriver à une situation semblable à celle qui caractérise l'*openfield* (70 % d'exploitations entre 40 et 200 ha). Le même phénomène de renforcement des grandes propriétés et de déclin des moyennes s'observe à Laxton, village dont on sait qu'il n'a pas été très touché par le phénomène de l'*enclosure*.

Évolution de la taille des exploitations à Laxton, Northamptonshire de 1636 à 1812

Chiffres en pourcentage de la superficie totale occupée par les différentes catégories d'exploitations

	1636	1736	1789	1812
moins de 8 ha	13,6 %	12,4 %	11,4 %	13,7 %
de 8,1 à 20,2 ha	15,5 %	8,6 %	12,0 %	6,7 %
de 20,3 à 40,4 ha	33,8 %	30,9 %	22,2 %	20,9 %
plus de 40,5 ha	32,2 %	43,6 %	51,3 %	58,6 %
non compté	4,9 %	4,5 %	3,1 %	0,1 %

John V. BECKETT, *A History of Laxton : England's Last Open Field Village*, Oxford, 1989.

Chiffres fournis par J.-M. CHEVET, *La terre et les paysans... p. 97.*

Tous ces exemples montrent à l'évidence à la fois l'existence de petites exploitations mais le renforcement des grandes exploitations. Ces modifications de la structure de l'exploitation sont le reflet de mutations de la structure sociale de la paysannerie mais aussi d'évolution technique de l'agriculture anglaise au cours de ces trois siècles.

2- Les systèmes agraires

La question des régions agricoles de l'Angleterre n'est pas simple – il n'est que de regarder les cartes faites dans l'*Agrarian History* en 1967 (vol. IV, p. 4) et surtout en 1984 (vol V-I, p. XX) pour s'en persuader – car selon l'entrée que l'on choisit pour individualiser des systèmes agraires différents, le type de sol (montagnes, plaine, sols calcaires, sols acides), le type de fermage, la disposition de l'habitat, le type de propriété, la présence ou non d'industries rurales, on obtient des résultats quelques peu différents et faute de pouvoir généraliser, il semble que les historiens ruralistes anglais aient été amenés à subdiviser à l'infini. Cependant, il est possible de ramener cette diversité à deux grands types de systèmes agraires : le *mixed-farming* et l'économie pastorale, et à trois grands types de paysages : l'*open-field*, les *wood-pastures* et les *open-pastures*.

1- Deux types de systèmes agraires

Les systèmes mixtes (blé-moutons) et les systèmes pastoraux partagent grossièrement l'Angleterre, selon une ligne nord-est/sud-est (la ligne Exe-Tees) qui correspond au facteur sol-topographie-climat : à l'ouest les zones élevées aux sols légers et peu épais et à la pluviosité abondante sont les zones d'élevage prédominant, à l'est les sols crayeux, les surfaces planes ou légèrement ondulées, la moindre pluviosité autorisent plus largement la production céréalière. Mais le partage géographique entre ces deux types de régions est loin d'être aussi net.

—► Carte du relief / carte de la ligne Exe-Tees

Part des labours et part des pâturages en Angleterre

On ne peut s'empêcher de faire remarquer que les labours ne couvrent qu'une faible partie du territoire britannique : si l'on en croit Gregory King les terres arables couvraient, en 1688, 11 millions d'acres sur un total de 39 millions, soit 28 % du total et les prairies 10 millions d'acres. Quant à Arthur Young, il compte en 1770, 10,3 millions d'acres de labours pour 16,7 millions de prairies. Les estimations les plus récentes (M. OVERTON et B.M.S. CAMPBELL, *Histoire et Mesure*, 1996) diffèrent de ces chiffres, tout en accordant une vaste primauté aux prairies : 15 millions d'acres en 1700 pour 9 millions d'acres cultivés, 14,8 et 10,7 % respectivement en 1800.

Francis BRUMONT, « La production des céréales en Grande-Bretagne », in *La terre et les paysans... op. cit.*, p. 221-222.

—► La carte des régions agricoles de l'Angleterre permet le classement suivant des régions agricoles :

À mettre sous la carte :

D'après Mark OVERTON, *Agricultural Revolution in England... op. cit.* p. 51 : « English pays in the early modern period ». Les documents d'origine ont été publiés dans

l'*Agrarian History* en 1967 (« Farming régions in England », vol. IV, p. 4) et en 1984 (« Farming regions of England and Wales, 1640-1750 », vol V-I, p. xx)

Dans le texte ou sous la carte selon l'espace disponible :

Régions agricoles anglaises et types de systèmes agraires	
<i>wolds and downlands</i> collines calcaires (<i>cuestas</i>) et bas-pays	<i>Mixed-farming</i>
<i>arable vale lands</i>	vallées de terre arable <i>Mixed-farming</i>
<i>pastoral vale lands</i> ou <i>pastoral claylands</i> vauvallées pastorales argileuses	<i>Open-pasture</i>
<i>heathland</i>	zones de bruyères <i>Wood-pasture</i>
<i>forests and wood-pasture</i> ... zones pastorale de forêts et bocage	<i>Wood-pasture</i>
<i>fells and moorlands</i>	landes des collines et zones tourbeuses <i>Open-pasture</i>
<i>marshlands</i>	marais <i>Open-pasture</i>
<i>fenslands</i>	marais (sur la côte est de l'Angleterre) <i>Open-pasture</i>

D'après Joan THIRSK, *England's Agricultural History (1500-1750)*, Londres, Mac Millan, 1987.
Carte reprise par Mark OVERTON, *Agricultural revolution in England... op. cit.*, p. 51.

• Les labours (*mixed farming* – système blé-moutons) prédominent dans deux types de régions :

- les collines calcaires et les bas pays (*wolds and downlands*), zones sédimentaires et régions de *cuestas* de l'Angleterre du sud-est. Ces régions pratiquent la culture des céréales riches (blé d'hiver/blé de printemps essentiellement) en assolement triennal ; les moutons qui pâturent le jour dans les collines et sont parqués durant la nuit sur les champs ouverts assurent la fumure des sols.

- les vallées de terre arable (*arable vale lands*) qui sont dispersées partout en Angleterre des Midlands de l'est au Yorkshire et au bassin de Londres. Ces zones argileuses (*claylands*) organisées en openfield cultivent les céréales (avoine et orge dans le nord, blé dans le sud et l'East-Anglia).

• Les zones pastorales (*wood pastures* et *open pastures* – bocages et pâtures ouvertes) correspondent à plusieurs types de régions naturelles :

- les zones forestières et bocagères (*forests and wood-pastures*) du sud-est de l'Angleterre qui pratiquent l'élevage naisseur de bovins et de chevaux ainsi que l'engraissement des porcs,

- les marécages (*Marshlands* et *Fens* du Lincolnshire), souvent littoraux, servant de prés salés, éventuellement de zones de labour, de zone d'engraissement des ovins et des bovins,

- les bruyères des zones de montagne (*heathland, fells*) et les terrains tourbeux (*moorlands*) dans le nord (chaîne Pennine) et le sud-ouest de l'Angleterre (Highlands, Dartmoors, Cornouailles...) élèvent des ovins surtout, quelques bovins également,

- les vallées argileuses pastorales (*pastoral clayland vale*) des West-Midlands font l'engraissement et fournissent des produits laitiers.

Les historiens anglais témoignent d'un grand intérêt pour cette question des systèmes agraires ; reprenant à leur compte la notion de « pays » largement utilisée par les historiens français pour faire apparaître l'unité humaine de petites entités spatiales, ils explorent les liens entre les paysages agraires, les orientations économiques et les autres plans de la vie de la population rurale. Le classement régional adopté par l'*Agrarian History* fait intervenir également le degré d'industrialisation des campagnes. Ce critère associé à celui de la disposition des

villages (*settlement*) contribue à renforcer la dichotomie entre les régions mixtes dites *sheep and corn* et les régions d'élevage dominant dites *wood-pasture*. Le système blé-moutons correspond à un habitat groupé au milieu de terres privées et de communaux ; le système bois-pâturages s'accompagne de champs enclos, de vastes paroisses et d'un habitat dispersé en fermes et hameaux. La laine produite dans la première zone est filée et tissée dans la seconde, l'agriculture pastorale demandant moins de main d'œuvre que les labours.

—► Carte de la répartition de l'habitat

Source : H. THORPE, *Types of rural settlement*, 1964. Carte reprise par Mark OVERTON, *Agricultural révolution... op. cit.* p. 28.

Légende

Mainly villages : villages groupés dominants

Villages and hamlets : villages groupés et hameaux

Mainly hamlets : hameaux dominants

Scattered homesteads : habitat dispersé

Sparse settlement : habitat très peu dense

Les historiens anglais, notamment ceux de l'école de Leicester (*The Leicester School of Local History*) s'intéressent en même temps aux liens entre systèmes agraires et comportement des sociétés. Ils reprennent les idées d'observateurs contemporains qui, tels John Aubrey (xvii^e), oppose pour le comté du Wiltshire les habitants qui vivent sur les sols argileux, qui produisent du fromage, qui sont fainéants (« ils traitent juste les vaches et font du fromage »), qui mangent de la viande de bœuf, qui sont gros, peu inventifs, malicieux et enclins à aller en justice aux habitants des zones de *mixed-farming* qui sont travailleurs.

Les habitants du Wiltshire au xvii^e siècle

Dans le nord du comté de Wiltshire, ainsi que dans la vallée du Gloucestershire (un comté sale et argileux), les Indigènes ou Aborigènes parlent d'une voix traînante ; ils sont flegmatiques, ils ont la peau pâle et livide, ils sont arriérés et lents, ils ont l'esprit lourd. Dans ces régions, comme il y a peu de labour et de travaux durs, ils se contentent de traire leurs vaches et de faire du fromage ; ils se nourrissent principalement de produits laitiers ce qui ralentit leur esprit et freine leur imagination. Ces conditions les rendent mélancoliques, rêveurs et malveillants ; en conséquence, il y a plus de procès dans le nord du Wiltshire, au moins le double que dans le sud. Et pour les mêmes raisons, ils sont capables d'être fanatiques. Ils sont gros et gras, ont les yeux globuleux (*gallipot* ? ? ?) et sont bruns, mais ils sont cependant assez bien faits... Dans les bas-pays, au sud, là où tout repose sur le labourage et où les bergers travaillent dur, leur chair est ferme et leur corps est fort. Fatigués par leur travail, ils n'ont pas de temps pour lire et se consacrer à la religion, mais ils vont au lit de bonne heure pour se lever tôt et travailler le lendemain.

D'après John AUBREY, texte anglais cité par Mark OVERTON, *Agricultural Revolution... op. cit.* p. 50.

Ils développent l'idée assez classique d'un contrôle social et politique plus faible dans le système bois-pâturage (pratique des sports individuels, population plus alphabétisée, plus réceptive au puritanisme, plus prompte à se rebeller) que dans le système *sheep and corn*.

Systèmes agraires et structures sociales

Doc. M. Overton.

D'après Mark OVERTON, *Agricultural Revolution... op. cit.* p. 49.

2- Trois grands types de paysages agraires

À ces deux grands types de systèmes agraires correspondent trois types de paysages : les champs ouverts, les espaces boisés, les pâturages découverts.

—► Carte des trois grands types de paysages agraires

A- L'openfield

L'openfield est présent du sud de l'Angleterre (comté de Dorset) jusqu'au nord (Yokshire), en passant par les Midlands qui en constituent le cœur (comté d'Oxford, Leicester, Bekshire, Notinghamshire) et l'East-Anglia (Norfolk). Il est associé au mixed-farming, type blé-moutons. Il s'agit, comme en France de vastes champs sans clôtures pour en individualiser les parcelles, ce que les anglais appellent d'ailleurs *fields* plutôt que *openfields*.

—► Carte de l'openfield

Les céréales y sont prédominantes, comme en France, quoique dans une moindre mesure. En effet, une grande partie du sol est classé dans la rubrique *arable and pasture* ce qui désigne des terres qui peuvent être ensemencées en grains ou couvertes d'herbages. Les bovins sont assez rares, le travail agricole est fait par des chevaux et de grands troupeaux de moutons assurent la fumure. Peu exigeants, ces animaux se nourrissent sur trois types d'espaces : les espaces en herbe qui sont assez rares (le long des rivières, les prairies marécageuses), les chaumes et la jachère qui occupe le tiers de l'espace. Le mouton est particulièrement utile dans ces régions : il fournit la viande, la laine, la fumure (*fold-course system* – système du parcage), il aère le sol en le piétinant, il arrache les mauvaises herbes.

La rotation des cultures se fait selon le système classique de l'assolement triennal qui voit se succéder une période de jachère, une céréale d'hiver, une céréale de printemps. L'unité est le champ (*field*) qui est divisé en quartiers (les *furlongs*) eux-mêmes composés de plusieurs lanières (les *strips*). Chaque openfield est entouré d'une haie qui empêche le bétail de divaguer lorsque cet espace est en jachère pâturée. Les champs ouverts sont divisés en 3 ou 4 quartiers, les *furlongs*, eux-mêmes divisés en lanières (*strips*) beaucoup plus longues que larges pour éviter de faire tourner la charrue trop souvent. L'unité de rotation des cultures peut être le *furlong* ou le *strip*. En Angleterre, les bandes de terre sont souvent séparées par une étroite ligne d'herbe (*baulk*), qui peut parfois être empruntée par les charrettes. Au bout de chaque *strip* se trouve un petit espace non cultivé (les *abutting lands*) destiné à entreposer le fumier ou à stocker temporairement la récolte. Les *openfields* contiennent parfois dans leurs limites quelques champs enclos (*closes*) ; ils renferment aussi parfois des espaces en herbe, non labourés, et quelques broussailles. Ils sont sillonnés d'un réseau de chemins et de passages permettant d'atteindre les *strips*. Les champs ont en général un aspect ondulé car ils sont labourés en sillons (*ridge and furrow* – crête et sillon).

Ces pays de champs ouverts sont le domaine des contraintes collectives. On y distingue les *fields* (*openfields*) qui sont d'appropriation individuelle mais qui sont soumis à des usages collectifs après les récoltes, et les *commonfields* qui sont des communaux exploités de manière collective pendant la totalité du temps. Une ferme type se compose d'un groupe de parcelles ou de *strips* contigües ou bien dispersées dans plusieurs *fields*. Les bâtiments d'habitation et d'exploitation sont situés dans le

village et disposent à proximité de quelques parcelles encloses (*closes*) où sont produits les fruits et légumes ainsi que le chanvre et le lin dont la récolte n'est pas soumise à des pratiques collectives. Les animaux se nourrissent sur les pâtures communes, sur la prairie commune ou sur les chaumes après la moisson. Comme en France dans les régions de vaine pâture, l'exploitation en commun est le plus souvent réglée par le lord du manoir ; dans le détail, la diversité est grande et chaque village a sa propre organisation (*field-system*).

En France, depuis Henri Sée, on a insisté sur l'aspect contraignant de ces systèmes collectifs, sur les freins qu'ils ont constitués à la diffusion des innovations. Mais ils n'ont empêché ni les cultures dérobées (les *refroissis* du Bassin parisien) permettant de diminuer le temps de jachère, ni la clôture des prairies pour les soustraire au pâturage collectif. Il en est de même en Angleterre où à partir de la fin du XVI^e siècle, certains fermiers ont commencé à enclore leurs parcelles par des clôtures provisoires pour créer des parcelles de pâturage, les *leys*, au milieu de l'openfield. Ces haies doivent être retirées le 1^{er} août pour que les troupeaux puissent paître. Les *leys* peuvent former jusqu'au quart de certaines zones d'openfield. Ceci permet d'augmenter le nombre des bêtes et l'élevage ; ce système est donc tout à fait flexible sans qu'il y ait recours à l'enclosure et on sait qu'il a continué à fonctionner très longtemps dans certaines régions (J. V. BECKETT, *A history of Laxton, England's last Open-Field Village*, Oxford, 1989).

B- Wood-pasture

Il n'y a pas en anglais de terme équivalent au « bocage » français, mais celui qui s'en rapproche le plus est certainement *woodland* tandis que *wood-pasture farming* que l'on peut traduire par système bois-pâturages évoque à la fois des bois défrichés réduits à l'état de bois de clôture, des parcelles de prairies permanentes, des pâtures permanentes de montagne et de lande. J. R. Wordie estime qu'au début de l'époque moderne, avant que ne commencent réellement les enclosures, les terres de l'Angleterre sont encloses à 45 %. Ces *woodlands* sont localisés à l'ouest des Midlands où ils forment la limite avec le Pays de Galles, dans le sud de l'East-Anglia (sud du comté du Norfolk, nord de l'Essex, Suffolk), dans les Wealds au sud-est de l'Angleterre, le long de la côte sud dans le Hampshire, le Wiltshire et le Dorset.

Les bocages de l'Angleterre sont, comme ceux de la France, des espaces d'utilisation semi-extensive où les terres sont laissées sans culture pendant plusieurs années. Dans le Suffolk et l'Essex, des parcelles sont labourées 3 ou 4 ans, puis elles sont laissées en pâturage pendant 6 ans environ. Le cycle est encore plus long dans le Warwickshire : 2 à 3 ans de culture, 15 à 20 ans de pâture. Une terre appelée pâture peut être mise en culture pendant un certain temps. Ces régions sont largement consacrées à l'élevage qui est plus spécialisé qu'en France : le *rearing* désigne la production de bêtes jeunes, le *dayring* est l'élevage laitier et le *fattening* correspond à ce que nous appelons l'embouche ou engraissement des animaux. Ce sont principalement des bovins qui sont élevés. On trouve aussi quelques chevaux, quelques moutons et des porcs engraisés avec les glands des haies et des bosquets (existent les *pannage rights* dans les bocages anglais : droit d'envoyer les porcs dans la forêt). Mais les bocages ne sont pas, en Angleterre, les seuls espaces principalement consacrés à l'élevage. Il existe aussi des régions ouvertes, sans haie ni boisement, qui sont des espaces de pâturage extensif.

C- Open-pasture (et Fens)

L'*open-pasture* caractérise en général des régions de hautes terres au climat humide et froid dont les sols sont peu épais, acides et médiocres ; l'herbe y est courte, les friches sont abondantes. Dans ces régions – le nord du pays essentiellement – les paroisses sont vastes et leur finage est divisé en deux : une petite partie est mise en culture, le reste, essentiellement composé de friches et de landes, est exploité sans être cultivé. Le mode d'utilisation du sol est celui de l'*infield* et de l'*outfield* qui caractérise également une grande partie de l'Écosse. L'élevage est le principal mode de faire-valoir ; il est intégré dans un mécanisme commercial et approvisionne Londres en bovins. Le principe de l'*open-pasture* signifie que les animaux se déplacent à la belle saison des terres cultivées vers les vastes incultes selon une forme de transhumance horizontale. La culture des céréales, orge pour le pain et la bière, avoine et seigle, est marginale dans ces régions. L'équilibre du système est assuré par l'exercice intermittent d'une activité artisanale : textile, travail du bois ou travail dans les mines (étain de Cornouaille). Ce type de paysage et de système agraire est celui des périphéries anglaises. On le trouve dans le sud-ouest du pays (Cornouaille, Devon, landes de Dartmoor et d'Exmoor), à l'extrême ouest des Midlands d'où ils se prolonge largement vers le Pays de Galles, dans le nord de la chaîne Pennine (Durham, Northumberland, Cumberland, Westmorland, nord du Yorkshire).

Dans le Northumberland, les terres cultivées des fermes s'organisent en trois auréoles : celle des potagers et des vergers qui entourent les habitations, celle de l'*infield* qui correspond à des champs fumés et ensemencés en céréales, celle de l'*outfield* qui sont des terres que l'on n'utilise pas systématiquement. Les terres de l'*infield* sont cultivées soit en rotation triennale, soit selon une double rotation biennale : jachère-froment, jachère-légumineuses. Les terres de l'*outfield* peuvent temporairement porter des labours ou des pâtures, mais elles servent surtout au parcours des animaux. Une partie de l'*outfield* peut être temporairement entourée de clôtures pour servir de parc aux moutons (*sheepfold*) ; l'espace qui a été ainsi fertilisé pendant plusieurs années est ensuite labouré et semé d'avoine pendant 4 ou 5 ans ; il retourne ensuite à la friche. Le seigneur a parfois le *foldcourse*, c'est à dire le droit de recevoir les moutons de ses tenanciers sur ses terres arables pour les fumer. Au-delà de l'*outfield*, commencent les landes (*moors*), zones peu habitées, jamais mises en culture, qui fournissent du bois et de la tourbe et qui servent également de parcours pour les animaux. C'est ce type de système agraire qui se transforme complètement au XVIII^e siècle par l'enclosure des grands parcs à moutons, le marnage des terres et le développement de la rotation quadriennale dite « du Norfolk » qui implique la disparition de la jachère.

On trouve également le système de l'*open-pasture* dans les espaces marécageux du sud et de l'est de l'Angleterre qui, avant leur assèchement progressif et leur mise en valeur, sont des espaces destinés à l'élevage des ovins et des bovins. Dans les marais du Kent, on trouve d'immenses troupeaux de plusieurs milliers de bêtes et la céréaliculture est limitée à une activité de subsistance effectuée en champs ouverts. C'est surtout le cas dans les Fenlands, vaste zone marécageuse relativement riche mais malsaine, située en arrière du golfe de Wash sur les comtés du Lincolnshire, du Northumberland, du Cambridgeshire et du Norfolk dont les habitants pratiquent, jusqu'au XVIII^e siècle, un genre de vie original. Durant l'hiver, ces régions sont recouvertes par l'eau qui y dépose des limons et engraisse les pâturages destinés à l'engraissement de bovins, de moutons et de chevaux. Les terres arables sont peu importantes et ne portent que quelques cultures d'orge, de

froment, de chanvre et de lin. Ces cultures se font dans des champs ouverts sans pratiques collectives ; par contre, les droits sont importants sur les *commonfields* : droit de prendre la tourbe, de pêcher, de ramasser du foin et de mettre des bêtes à la pâture.

3- Communaux et enclosures

A- Définition des droits collectifs

Les pratiques collectives s'exercent selon les mêmes modalités en Angleterre et en France. Les droits communaux (*common rights*) s'appliquent à deux types d'espaces : les *openfields* qui sont des champs d'appropriation et d'utilisation individuelles soumis temporairement à ces pratiques, les *commonfields*, bien communaux utilisés collectivement de manière permanente. Selon G. E. Mingay (*Parliamentary Enclosure in England. An introduction to his causes, incidences and impact, 1750-1850*), les droits communaux sont des droits anciennement établis au profit des occupants des fermes et des cottages et qui étaient très variables. Sur les terres arables (*fields*), ils comprenaient le droit d'envoyer le bétail sur les chaumes après la moisson et le parc des moutons sur les jachères ou les terres non cultivées entre les récoltes. Dans les villages d'openfield où il y avait aussi des espaces de prairies enrichis par les inondations de l'hiver, ces prairies étaient redistribuées chaque année, de sorte que chaque fermier avait autant de chance que son voisin d'obtenir ces meilleurs pâturages. Ils s'exerçaient bien sûr également sur les terres communes (*commons*) qui servaient à mettre le bétail pendant que les champs étaient en culture. En plus des *farmers*, des *cottagers* et d'autres habitants avaient le droit de nourrir une vache ou un cheval sur les *commons*, d'y prendre des glands et des faines pour les cochons, d'y couper des broussailles ou des ajoncs pour le chauffage, d'y ramasser des fruits et de l'herbe. Enfin, les pratiques collectives s'exerçaient sur les espaces incultes (*wastes*), espaces sablonneux ou remplis de pierres, landes, bruyères et marécages, montagnes rocheuses et collines. Ces espaces étaient utilisés pour un pâturage très extensif, pour y ramasser des fruits, de la tourbe pour le chauffage, et aussi avoir des provisions de terre, de pierres et de graviers pour les maisons et les routes. Les *wastes* étaient très étendus en Écosse et dans le Pays de Galles ; en Angleterre, on les rencontrait au sud-ouest (Dartmoor, Exmoor and Sedgmoor), dans les Midlands (forêts), les hauteurs du Lincolnshire, les Fens mal drainés, et les marécages des rives de la Thames. Les droits communaux s'exerçaient encore sur une partie des bois.

B- Qui a droit aux communaux

L'ouvrage de J. M. NEESON (*Commoners : common right, enclosure and social change in England, 1700-1820*. p. 55-80) permet, à travers l'exemple du Northamptonshire, de préciser qui a droit aux communaux et quelle est l'importance de ces droits. Le Northamptonshire est, au début du XVIII^e siècle, une région d'agriculture mixte (2/3 du sol consacrés aux céréales, le reste en pâturage) dont un tiers seulement a déjà été concerné par le processus d'enclosure. Au milieu du siècle, les hautes terres, les zones de bruyères et de marécages restent ouverts. Il apparaît, à travers cet exemple, que les droits sur les communaux sont beaucoup plus importants qu'en France et qu'ils sont loin de s'arrêter aux seuls propriétaires.

• Les propriétaires parcellaires

Dans le Northamptonshire, exploiter la terre des *fields* donne le droit à la pâture sur les *commons* ; si, au milieu du XVIII^e siècle, les cours manoriales tentent de limiter les droits pour les vaches (une pour 6 à 10 acres de terre arable), même les occupants de très petites parcelles ont des droits au pâturage. Dans la plupart des terres du comté, ceux qui n'ont que 5 acres peuvent nourrir 5 moutons par an, plus s'ils vivent dans les marais ou la forêt ; ceux qui n'atteignent pas le minimum requis pour avoir le droit d'envoyer une vache sur les *commons* sont autorisés à y mettre une vache ou un cheval pendant la moitié de l'année. Dans certains villages, les *commoners* qui n'ont que deux acres peuvent quand même avoir 5 moutons en payant un droit ; de cette manière, il ne leur est pas impossible de nourrir une vache. Une tenure plus grande de 6 à 10 acres leur donne le droit à une vache ou un cheval. Mettre une terre à céréales en jachère, l'ensemencer de trèfle ou de sainfoin donne à un *commoner* le droit à deux fois plus de *grazing* (pâturage). En conclusion, on voit que les *commoners* peuvent avoir le droit de *grazing* pour une vache même s'ils ont très peu de terre.

Combien de *commoners* pourvus de terre vivaient en Angleterre au XVIII^e siècle ? Dans 20 paroisses d'openfield du Northamptonshire les chiffres vont de 16 à 68 %, la moyenne s'établissant à 37 %. Mais ces chiffres sont peut être plus importants car les très petits propriétaires n'apparaissent pas dans la land tax et il est possible qu'ils aient été très nombreux. ; la land tax ne permet pas non plus de faire apparaître ceux qui sous-louent des terres. Il est probable que dans beaucoup de villages d'openfield, à la veille des enclosures, plus de la moitié des habitants aient eu droit au *grazing* sur les communaux.

• Les cottagers

A côté des possesseurs de terres, les habitants de quelques cottages, auberges, moulins... avaient également des droits à la pâture. Le nombre de cottages donnant droit aux *commons* était très variable selon les paroisses. Au moment des enclosures, le nombre de *cottagers* ayant des droits dans les *commons* est estimé. L'exemple du Northamptonshire suggère qu'ils constituaient de 20 à 50 % des habitants d'un village.

• Les commoners sans terre

Il y avait aussi des *landless commoners* : agriculteurs et artisans, petits marchands et la partie de la population « pauvre » (vieux, veuves avec famille à entretenir). Dans certaines paroisses, les immigrants et les *squatters* avaient également des droits sur les *commons*. Ces *commoners* disposent de toutes petites parcelles de terre, trop petites pour figurer dans la land tax (jardins, toits à porcs, abris à volailles, 2 moutons ou un cheval). Les *commoners* sans terre vivent à la marge de la société : ils n'ont pas de terres, mais ne sont pas réellement sans terre. Certains ont des animaux mais pas de terre du tout : les *farmers* paient leurs domestiques en pâture pour moutons et agneaux. Ils peuvent envoyer leurs porcs sur les prairies permanentes quand elles sont ouvertes et sur les chaumes après la récolte des céréales.

L'exemple du Northamptonshire montre que quiconque occupant un espace, si petit soit-il, dans les *common fields* d'une paroisse a des droits dans les *commons*. Et certains autres, bien que n'exploitant aucune parcelle dans les *open fields* de la paroisse, ont pourtant des droits dans les *commons*. C'est le cas d'une grande partie des *cottagers* : s'ils peuvent avoir une vache au moins dans le village (c'est à dire

disposer de fourrage pour l'hiver), ils peuvent la mettre sur les *commons*. Le fait d'avoir une vache sur les *commons* n'est donc pas rare. Et pourtant, le Northamptonshire ne se distingue pas par l'importance de ses terres incultes : c'est un comté des Midlands d'agriculture mixte bien relié au marché londonien. Mais même ici, au milieu du XVIII^e siècle, vit une importante population de *commoners* disposant de moins de 10 acres de terre d'open-field et de droits de *grazing* ; sur les *commons* paissent même quelques vaches qui appartiennent à des *commoners* qui ne disposent personnellement d'aucune parcelle de terre.

C- Les enclosures

• Définition de l'enclosure

L'enclosure n'est pas seulement la transformation d'un paysage ouvert en un système de champs clos même si ceci en constitue l'aspect le plus spectaculaire. Selon G.E. Mingay (G. E. Mingay, *Parliamentary Enclosure in England. An introduction to his causes, incidences and impact, 1750-1850*), le processus d'enclosure signifie l'extinction des droits communaux, la disparition des parcelles dispersées dans les champs ouverts, la redistribution des tenures en blocs compacts, la matérialisation des limites des nouvelles parcelles par des clôtures, des haies ou des murs de pierres. Après l'enclosure, les terres encloses sont tenues individuellement (*in severalty*) par leur propriétaire ou leur exploitant. M. Overton insiste sur le fait que l'enclosure implique l'établissement de nouveaux baux, la suppression des droits collectifs et la modification de la forme et des limites des parcelles et un changement radical dans la manière d'utiliser le sol. Mais toutes ces modifications (changement du statut du sol, nouvelle négociation des baux, disparition des usages collectifs...) ont pu se faire parfois aussi sans enclosure.

L'enclosure procède de la volonté de remédier aux inconvénients des parcellaires d'openfields : la complexité des dispositions collectives, la dispersion des champs d'une même exploitation, l'importance de l'espace perdu pour la desserte des parcelles, la propagation des maladies du bétail... La modification de cet ancien système agraire (*field system*) qui apparaît synonyme de gaspillage de temps, d'espace et de travail, constitue la motivation proprement agricole des enclosures. Elle n'est pas la seule. G.E. Mingay insiste sur le fait que les enclosures correspondent souvent à plusieurs motivations et que l'amélioration de l'agriculture n'en est pas le seul motif. La modification du système de perception des dîmes – exonérer les habitants de cette charge et dédommager les propriétaires par une dotation en terre – a parfois été une des motivations principales de certaines enclosures. Dans les Midlands et dans le Cumberland, des enclosures ont été faites pour faciliter l'extraction du charbon et permettre d'utiliser les communaux pour y construire les accès permettant d'acheminer le minerai vers les ports. Parmi les motivations des enclosures, figurent aussi parfois l'amélioration du réseau des routes de la paroisse, le drainage et l'appropriation collective de zones marécageuses qui étaient utilisées pour pêcher, pour le pâturage, pour prendre de la tourbe, pour cueillir de l'osier servant à l'artisanat... C'est le cas du drainage d'Otmoor au nord d'Oxford étudié dans *The village labourer* (John L. et Barbara, HAMMOND, *The Village Labourer (1760-1832)*, Oxford, 1911), de celui de King's Sedgmoor (Somerset) qui commence en 1775 et se poursuit au XIX^e siècle.

• Mécanisme et chronologie

Les historiens qui écrivaient dans la première moitié du siècle distinguaient les *Tudor enclosures* (fin xv^e et xvi^e) et les *parliamentary enclosures* (xviii^e et xix^e siècles). Du point de vue de leur déroulement et non plus seulement de leur chronologie, on distingue trois types d'enclosures. Les plus connues, celles qui ont donné lieu à des Actes d'enclosure, sont les Enclosures Parlementaires qui concernent la majeure partie des terres encloses entre 1750 et 1830. Il existe deux autres formes importantes d'enclosures : ce sont les *enclosures by agreement* et les *piecemeals enclosures*. Les premières résultent d'un accord des propriétaires pour enclore les champs, les *commons* et les terres incultes, et constituer des fermes compactes. Un arbitre est nommé pour superviser l'opération. Ce type d'enclosure a été fait au xvii^e siècle et s'est poursuivi au xviii^e ; il est moins fréquent après 1750, remplacé par les enclosures parlementaires. Les premières paroisses encloses par agrément sont dites *old enclosed* et constituent les « vieilles enclosures ». Dans certaines régions (Hampshire et Sussex), beaucoup plus de terre furent encloses de cette manière que par les Enclosures Parlementaires. Dans le Sussex, cette méthode se poursuit après 1750 et encore au xix^e siècle. Les *piecemeals enclosures* (ce que l'on peut traduire par enclosure pièce à pièce ou par petits morceaux) se sont faites progressivement et résultent d'accords successifs entre les propriétaires. Elles portent sur de petites parcelles et non sur l'ensemble des *openfields* et des *commons*. Elles concernent des terres situées aux limites de la paroisse ou bien loin des espaces agricoles qui furent d'abord utilisés comme pâturages ou pour des récoltes spécialisées (pommes de terre, houblon, guède, garance). Elles sont également connues comme *old enclosures* au xviii^e siècle.

L'enclosure parlementaire

Pour obtenir un acte du parlement qui permette d'enclore ce qu'on appelle en Angleterre *common fields*, c'est-à-dire des champs où les terres des particuliers se trouvent enclavées les unes dans les autres, il est nécessaire d'avoir les deux tiers des voix du village, et ces deux tiers doivent en outre posséder les quatre cinquièmes du revenu total des fonds à enclore. L'acte établit des commissaires pour présider au partage demandé, lesquels choisissent un certain nombre de notables, qui n'ont aucune possession ni aucun établissement dans l'endroit. Ces notables, après avoir estimé la valeur respective de toutes les terres, les divisent en autant de portions qu'il y a d'habitants, et assignent à chacun d'eux l'équivalent de ce qu'il possédait auparavant. Dans cette répartition, ils ont autant égard à la qualité des terres, qu'à leur quantité, et si les commissaires ratifient leur ouvrage, chaque particulier est obligé de se conformer au résultat de leurs opérations.

Les loisirs du chevalier d'Éon de Beaumont, Amsterdam, 1775, t. 7, p. 38 et svtes.

À ces procédés légaux de modification du parcellaire et d'appropriation des communaux, s'ajoutent quelques usurpations portant sur des parties de *commons* ou de *wastes* afin d'y établir une maison et une petite pâture, sans l'autorisation de la communauté villageoise. Ces usurpations sont le fait de *squatters*, elles ne sont pas légales mais tolérées : la coutume reconnaît qu'une mesure (*hovel*) ou un cottage peut « squatter » sur les *wastes* ou sur le bord de la route s'il a été édifié dans la nuit et si la cheminée fume le lendemain matin. Ceci concerne des étrangers à la paroisse ou les fils de *farmers* pauvres qui sont attirés par un emploi dans l'artisanat rural. Quelquefois le *squatter* paie une redevance au lord du manoir.

Selon J. R. Wordie, 45 % du sol de l'Angleterre étaient enclos vers 1500. Le pourcentage passe à 47 % vers 1600, 71 % en 1700 et plus de 95 % en 1914. Ces chiffres montrent que les *piecemeals enclosures* ont été très importantes et que de grandes parties du pays étaient encloses quand commencèrent les enclosures parlementaires vers 1760. Sur les argiles des Midlands, les enclosures ont

probablement commencé un siècle au moins avant 1760, la chute des prix des grains qui a eu lieu vers 1650 ayant convaincu les propriétaires de transformer leurs terres en pâtures. Elles commencent vers 1717 dans le Nottinghamshire et à Laxton, de grandes surfaces de bois furent coupées entre 1717 et 1732 et transformées en pâturages. Beaucoup de terres ont donc été encloses avant que ne débutent réellement les enclosures parlementaires, car, bien que la première autorisation parlementaire date de 1604, c'est principalement entre 1750 et 1830 qu'elles ont lieu. Or, si l'on a beaucoup étudié les enclosures donnant lieu à des procédures parlementaires, les enclosures précédentes sont beaucoup moins bien connues.

Les recherches récentes ont révisé la chronologie des enclosures de telle sorte que maintenant le XVII^e est considéré comme l'époque des enclosures les plus rapides : 2 % pour le XVI^e, 24 % pour le XVII^e, 13 % pour le XVIII^e et 11 % pour le XIX^e (le total ne fait bien sûr pas 100 puisque qu'une partie du sol était enclose avant que ne commencent les enclosures proprement dites, cf. supra). Les variations locales de cette chronologie sont importantes.

Variations régionales de la chronologie des enclosures :

- Leicestershire : 41 % au XVI^e, 57 % au XVII^e, 3 % au XVIII^e
- Durham : 2 % au XVI^e, 36 % au XVII^e, 38 % au XVIII^e, 24 % au XIX^e
- Midlands : 12 % avant 1574, 17 % entre 1574 et 1674, 5 % entre 1675 et 1749, 55 % entre 1750 et 1849.

Chiffres extraits de Mark OVERTON, *Agricultural Revolution... op. cit.*, p. 149-150.

• **Conséquences des enclosures**

Après avoir fait des enclosures la condition du progrès agricole, les historiens anglais sont maintenant beaucoup plus réservés et surtout nuancés sur leurs conséquences. La comparaison des rendements obtenus dans un champ ouvert et dans une parcelle close n'épuise absolument la question tant les enclosures se sont accompagnées de multiples autres changements dont il importerait également de mesurer l'impact.

Tout d'abord, G.E. Mingay fait remarquer que des modifications du système agraire peuvent se faire indépendamment du cadre des enclosures. D'une part, il lui semble douteux que les openfields aient formé un cadre rigide pour l'assolement triennal. Dès la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle les fermiers ont expérimenté de nouvelles cultures telles *turnips* et légumes, ce qui était nécessaire si les *commons* étaient rares et les prairies insuffisantes. Cela permettait aux *farmers* des openfields de contourner la faiblesse d'un système agraire dans lequel la division pâture/terre arable était immuable donc d'entretenir plus de bétail et de disposer de plus d'engrais. D'autre part, les enclosures ne suffisaient pas au développement agricole car les nouvelles cultures n'étaient pas possibles dans tous les sols. Les sols mal drainés que l'on trouve dans diverses parties des Midlands étaient impropres aux racines et aux légumes et les enclosures n'y modifièrent pas le système traditionnel qui faisait se succéder deux récoltes et une année de jachère.

John V. Beckett (*The agricultural revolution*, p. 34-44) développe l'idée que les pratiques agricoles n'ont pas changé immédiatement au lendemain des enclosures, que les enclosures n'ont pas compensé l'insuffisance de l'agriculture traditionnelle, tout simplement parce que les fermiers étaient les mêmes. Les enclosures ont été faites pour modifier l'utilisation du sol, pour convertir de l'openfield arable en pâture, ou pour mettre en culture des espaces des communaux (*commons*) et des espaces incultes (*wastes*). Mais même dans le Norfolk, il a été reconnu que les améliorations

n'ont pas suivi immédiatement les enclosures (Parker, 1975). Si les enclosures ont fait si peu de différence, pourquoi les propriétaires ont-ils fait tant de frais et d'agitation pour en faire ? La première explication que suggère John V. Beckett, et qu'il ne considère pas comme suffisante, est que les propriétaires souhaitent accroître le revenu de leur terre : les enclosures étaient un moyen de renégocier les baux et de demander des loyers plus importants pour des terres encloses. Plus profondément, il considère que les enclosures ont permis de faire sauter certains verrous de l'agriculture traditionnelle : elles ont probablement rendu possible la diffusion de pratiques qui avaient été retardées ou empêchées auparavant ; elles ont aussi permis de passer outre les anciennes limitations à la quantité de bétail qui pouvait être élevé. Mais surtout, et cet aspect lui paraît essentiel, elles ont donné aux *farmers* la liberté d'utiliser le sol ce qui fut probablement suffisant pour les convaincre de payer une rente plus élevée. Cela ne signifie pas qu'ils se sont précipités massivement sur les nouvelles cultures mais ils ont diversifié leurs productions. En 1801, les paroisses encloses du Northamptonshire avaient moins de légumineuses que les paroisses en openfield, mais plus de racines. De moindres superficies furent cultivées, essentiellement en blé et orge, mais elles le furent mieux car les plantes fourragères furent introduites dans les rotations.

S'interrogeant sur les conséquences des enclosures parlementaires, G.E. Mingay observe qu'il est difficile de s'appuyer sur des indices sûrs. Ce n'est pas, selon lui, la motivation des propriétaires qui pose problème – ils font des enclosures pour louer plus cher leurs exploitations – mais c'est la mesure de cet accroissement de la valeur de la terre. Les propriétaires devaient offrir des baux de longue durée (21 ans) qui étaient souvent séparés en trois phases : d'abord était demandée une rente très faible ou pas de rente du tout, puis une rente modérée, et à la fin seulement du bail, une rente complète. Le paiement effectué par les locataires ne peut entièrement servir à déterminer la valeur de l'exploitation car ils devaient, par leur travail, en assurer une première mise en valeur (défrichement, premiers labours, édification des haies, plantation de pommes de terre pour nettoyer le sol...) ; ce travail était particulièrement difficile dans le nord et l'est de l'Angleterre et dans les zones d'habitat dispersé et peu dense : certaines de ces zones (*moorlands, heaths, wolds*) ne pouvaient être cultivées et devaient être transformées en pâturages grossiers (*rough grazing*). Tout ceci est déduit des paiements des preneurs et il est donc difficile d'utiliser les baux pour connaître l'augmentation de valeur des propriétés encloses.

D'autre part, le bénéfice tiré de l'enclosure dépend beaucoup de l'état antérieur des terres encloses. Cela dépend de la manière dont elles avaient été touchées auparavant par les *old enclosures* et aussi de leur situation par rapport aux voies de communication et aux marchés. Mais ce que G.E. Mingay rencontre, en dernière analyse, c'est la question du sol. Il considère que le meilleur sol à enclore est une terre profonde, riche, susceptible d'accueillir une grande variété de céréales et d'être convertie rapidement en pâturages. Mais quand les enclosures sont faites au contraire dans des régions où les sols sont argileux, mal drainés, onéreux à mettre en culture, elles n'entraînent pas nécessairement une amélioration de l'agriculture. Car les enclosures ne changent pas la nature des sols, elles permettent seulement au fermier de le faire. Dans les plus mauvais sols argileux, il n'est pas rare de trouver des fermiers qui cultivent après l'enclosure comme ils le faisaient auparavant – deux ou trois années de céréales et une jachère – en partie parce que les fermiers ne connaissent pas les nouvelles rotations, en partie parce que les sols ne les autorisent pas, de sorte que la jachère reste le seul moyen de restaurer la

fertilité du sol. Des rapports rédigés à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle sur l'état de l'agriculture montrent que la jachère nue s'est maintenue dans certaines régions après les enclosures et dans certains cas, les enclosures ont même été suivies de la dégradation des méthodes de culture car les fermiers ont profité de leur liberté mais n'ont pas su améliorer leurs méthodes. Cependant, même lorsque les fermiers laissent leurs méthodes de culture inchangées, ils sont prêts à payer plus, sans doute pour avoir des terres qui ne sont pas soumises à des droits collectifs et qui sont parfois libérées des dîmes. Dans ce cas l'augmentation de la valeur des baux ne reflète pas nécessairement une augmentation de la productivité de la terre.

Par contre, là où les sols pouvaient être améliorés, les gains de productivité et donc les profits ont pu être considérables. Arthur Young observe, dans le Norfolk, des cas où la production a au moins doublé et où les fermages ont considérablement augmenté. Les situations sont très variables. Le progrès n'a été ni régulier ni assuré. Il y a eu des déceptions pour les propriétaires comme pour les fermiers. Les propriétaires, qui ne connaissaient pas grand chose à l'agriculture mais à qui on avait dit que l'herbe était plus profitable que la terre labourée, insistèrent pour avoir leurs terres en herbe. Les fermiers firent cela à l'économie avec du *ray-grass*, du trèfle et de la graine de foin. Ils obtinrent des pâtures de mauvaise qualité que leurs baux leur interdisaient de labourer. D'autres propriétaires imposèrent des rotations de culture épuisantes pour le sol. Certains fermiers quittèrent la paroisse en laissant des sols épuisés et des bâtiments en mauvais état. Néanmoins des observateurs contemporains tel Arthur Young ont noté des progrès. La qualité du bétail s'est améliorée. Les anciens moutons des openfields ont été remplacés par des races ayant des toisons plus épaisses et de meilleures carcasses. Les rotations intégrant le trèfle et les navets donnèrent du blé et de l'orge de meilleure qualité.

Enfin, les enclosures eurent des conséquences sur les communautés agricoles. Dans un grand nombre de paroisses, elles ont laissé les fermiers avec des exploitations plus petites (ceci étant compensé par la suppression des dîmes). Les choses se sont bien passées quand ils ont pu se spécialiser dans la production de lait, de légumes, de fruits, d'œufs mais les conditions n'y étaient pas toujours favorables. Dans les régions de mixed-farming (blé-moutons) qui était le modèle le plus répandu chez les petits agriculteurs, la réduction de superficie n'était pas supportable dès lors qu'il n'y avait plus les *grazings* communs : les pâtures n'étaient plus suffisantes pour nourrir les moutons indispensables pour fumer le sol. Un grand nombre de petits agriculteurs continuèrent donc à travailler le sol à temps partiel, travaillant par ailleurs pour de gros *farmers* ou se livrant à un peu d'artisanat ou de commerce (textile, habillement, travail du fer, aubergiste ou administrateur d'une carrière).

3- Les évolutions techniques et les spécialisations régionales

1- Facteurs de la modernisation

- *Croissance démographique*

Entre le milieu du XVI^e et le début du XIX^e siècle, l'évolution de la population anglaise est assez différente de celle des autres pays européens. Le pays, qui avait vraisemblablement atteint un niveau de peuplement important avant la grande épidémie de 1348 (4,8 à 5 millions d'habitants vers 1300), commence le XVI^e siècle avec une population très faible (2,6 millions en 1525).

L'évolution de la population anglaise, de 1328 au début du XIX^e siècle

1328 : 5 millions
1525 : 2,6 millions
1538 : 2,8 millions d'habitants
1550 : 3 millions
1601 : 4,4 millions
1616 : 5 millions
1657 : 5,6 millions
1686 : 4,8 millions
1701 : 5 millions
1820 : 11,5 millions

Chiffres issus de : Jean-Pierre BARDET et Jacques DUPÂQUIER, *Histoire des populations de l'Europe*, Paris, Fayard, 1997, p. 370.
François-Joseph RUGGIU, *L'Angleterre des Tudors aux premiers Stuarts, 1509-1560*, Paris, Sedes, 1998, p. 98.

Globalement la croissance de la population anglaise a été considérable durant l'époque moderne, mais cette croissance n'a pas été continue. Elle est importante au XVI^e siècle, ce qui permet au pays de retrouver le chiffre d'avant la peste noire, 5 millions d'habitants. Le XVII^e siècle est, en Angleterre comme dans le reste de l'Europe une période de difficultés démographiques (même si les crises y sont moins violentes qu'ailleurs) et, entre 1616 et 1701, le niveau de 5 millions n'est pas dépassé. C'est ensuite seulement que commence l'essor vigoureux qui individualise l'évolution démographique de l'Angleterre.

En résumé, on observe donc un doublement de la population au cours du XVI^e siècle (récupération du niveau d'avant la peste de 1348), une relative stagnation au XVII^e siècle et un essor sans précédent qui s'amorce dans les premières décennies du XVIII^e siècle (nouveau doublement de la population au cours de ce siècle). Ceci ne peut être sans conséquence sur l'évolution des structures agraires du pays.

- *Conjoncture et développement agricole*

Le mouvement des prix agricoles est également un élément important d'interprétation de l'évolution agricole : du début du XVI^e au milieu du XVII^e siècle, les prix agricoles sont multipliés par six (alors que les prix industriels ne sont multipliés que par trois dans la même période, F.-J. Ruggiu, p. 103) ; du milieu du XVII^e au milieu du XVIII^e siècle, ils stagnent (baisse pour les grains, augmentation pour les produits de l'élevage) ; à partir du milieu du XVIII^e siècle, ils amorcent à nouveau une croissance importante (1750-1800 : multiplication par deux des prix du blé, par trois de ceux de la laine et par deux de ceux de la viande, J.-P. Poussou, p. 175).

Quelque liens que l'on souhaite voir entre ces variables – le temps des interprétations mécanistes de la conjoncture est heureusement révolu (cf. chapitre J.-P. Poussou : « La conjoncture économique et l'évolution des agricultures française et britannique », in *La Terre et les paysans... op. cit.* p. 169 et svtes) – il est impossible de considérer que l'importance des variations de la population notamment ait pu se

faire sans modifications de l'agriculture. Que l'on interprète l'évolution des prix comme le reflet ou comme la cause de reconversions agricoles (progrès des grains ou développement de l'élevage), que l'on regarde la croissance démographique comme permise par la croissance agricole ou bien la croissance agricole rendue indispensable par la croissance démographique, force est de constater le phénomène : une première croissance attestée au XIII^e siècle, un repli aux deux siècles suivants, une reprise de la croissance au XVI^e siècle ne peuvent se faire sans modifications considérables des systèmes de production agricole. Il est admis que la croissance médiévale (XIII^e siècle) a entraîné la multiplication des foires et des marchés et une première spécialisation des productions agricoles répondant à la demande urbaine : froment de la périphérie londonienne, laine, agriculture intensive du Kent. Quand aux siècles suivants la demande globale et surtout la demande urbaine se rétrécissent, le mouton producteur de laine (qui a un débouché important avec la draperie des Flandres) l'emporte sur les céréales, les premières enclosures se développent et lorsque Thomas More écrit au XVI^e siècle un traité sur la meilleure forme de gouvernement (*Utopia*) il observe avec horreur que les moutons qui étaient autrefois si doux ont commencé à dévorer les hommes.

Les moutons dévorent les hommes

En vérité, seigneur, dis-je, vos moutons qui jusqu'ici étaient si doux et si paisibles, et qui mangeaient si peu, voici que maintenant, comme je viens de l'entendre dire, ils dévorent tellement et ils sont devenus si sauvages, qu'ils mangent et avalent les hommes eux-mêmes. Ils consomment, détruisent et dévorent des champs entiers, des maisons et même des villes. Regardez ces parties du royaumes qui produisaient les laines les plus fines et les plus coûteuses, là des nobles et des gentilshommes, voire même certains abbés, qui sont pourtant indiscutablement de saints hommes, ne se contentent plus des revenus et profits que chaque année leurs ancêtres et leurs prédécesseurs tiraient de leurs terres, car ils ne se contentent plus du bien public, ils ne laissent plus de terre pour les clôtures. Ils clôturent tous les paysages, abattant les maisons, jettent à bas les villes, et ne laissent debout que les églises afin de les transformer en bergeries...

Thomas MORE, *L'Utopie*. Cité par J.-P. Poussou, *La Terre et les paysans... op. cit.* p. 157.

• *Les marchés de consommation urbains*

La conséquence la plus spectaculaire de cette croissance démographique est le développement urbain. Au début du XVI^e siècle, l'Angleterre est encore très peu urbanisée (4 % de population dans les villes de plus de 5 000 habitants en 1520), mais en 1650, le chiffre atteint 11 % et une réelle croissance urbaine s'affirme à partir des années 1570. La croissance de Londres est particulièrement spectaculaire : 60 000 habitants vers 1520 (2,25 % de la population anglaise), 200 000 en 1600, 450 000 en 1650 (7,5 % de la population anglaise), 575 000 en 1700, 950 000 en 1800 (F.-J. Ruggiu, p. 102, J.-P. Poussou, p. 195). Depuis la fin du XVII^e siècle, Londres est devenue la première ville d'Europe. Le phénomène a évidemment des conséquences importantes sur le plan agricole et commercial.

Le développement du marché londonien entraîne un accroissement de la demande alimentaire et tout particulièrement de la demande de viande. Ceci se fait d'abord sentir sur les comtés proches (les *home counties*), les Fens, puis se développe plus loin, dans les Midlands, le Norfolk, l'ensemble de l'East Anglia ; l'Écosse et l'Irlande sont concernées dès la fin du XVII^e siècle. Londres importe des bœufs « demi-gras » qui doivent être nourris aux alentours de la ville à leur arrivée. Les bouchers de Londres louent des terres marécageuses qui bordent la Tamise pour remettre les bêtes à engraisser. À partir de la seconde moitié du XVII^e siècle les prairies d'embouche du bétail destiné à la consommation londonienne s'étendent fort

loin : l'East Anglia joue ce rôle pour le bétail écossais et le Leicester est devenu un grand comté d'élevage.

Du début du XVI^e au milieu du XVIII^e, il y a eu augmentation de la production agricole dans tous les domaines. Ceci s'explique par le développement, dès le XVI^e siècle, de ce que Joan Thirsk définissait en 1978 comme une première société de consommation (Joan THIRSK, *Economic Policy and Projects : The Development of the Consumer Society in Early Modern England*, Oxford, 1978) ; le phénomène s'intensifie au XVII^e siècle et suscite un climat d'innovations et de changements.

2- Les voies de la modernisation agricole

L'essentiel est le développement de l'élevage. Des méthodes nouvelles de culture permettent de leur offrir une nourriture plus abondante et de meilleure qualité.

A- Plantes traditionnelles et plantes nouvelles

• Les céréales (*corn*)

L'agriculture céréalière n'est pas très différente en Angleterre de ce qu'elle est en France : ce sont sensiblement les mêmes espèces qui sont cultivées, par les mêmes procédés et avec des résultats équivalents.

Il existe plusieurs variétés de froment (*wheat*), quelques nouvelles variétés plus résistantes aux maladies se répandent à partir du XVII^e siècle, certaines espèces précoces sont associées au seigle pour donner du méteil. À partir du milieu du XVIII^e siècle, les anglais utilisent des méthodes de sélection empirique consistant à trier les grains les plus beaux pour les semer. Le froment est essentiellement utilisé pour le pain, même si une petite quantité sert à faire de la bière. L'Angleterre a deux variétés de seigle (*rye*) : le seigle d'hiver est semé en septembre, il sert de fourrage pour les moutons au printemps ; un seigle de mars est cultivé dans les zones accidentées des Midlands et dans le nord du pays, il donne un pain très noir. L'orge (*barley*) est la céréale la plus largement répandue dans le pays : on en fait du pain, de la bière, on la donne aux animaux. C'est une céréale de printemps ; les variétés les plus tardives, qui se sèment jusqu'en mai, sont particulièrement recherchées dans le nord du pays. Sur les sols les plus pauvres et les plus humides, seule l'avoine peut réussir. Dans le nord de l'Angleterre, elle est réservée à la consommation humaine, galettes et bouillies ; au sud, elle est utilisée pour les chevaux et les volailles. La sarrasin est arrivé en Angleterre au XVI^e siècle par le port de Dantzig en provenance de la Russie ; il s'y est installé mais il semble que nulle part il n'y occupe la place qu'il a dans l'Ouest de la France ou dans le Limousin. Il sert à nourrir les porcs et est mélangé à l'orge pour faire du pain dans les années de disette.

À la fin du XVIII^e siècle, le blé occupe la moitié des terres cultivées au sud de la Trent ; l'avoine domine ailleurs. Au cours de l'époque moderne, ces deux céréales ont progressé alors que l'orge, le seigle et le méteil ont régressé. Ces céréales sont cultivées en assolement en Angleterre comme en France, assolement de type biennal (jachère-céréale d'hiver) ou triennal (jachère-céréale d'hiver-céréale de printemps).

The uses of corn, 1675

Use of Wheat

This is the most general grain used here in England for bread, although it be not unfit for most of the uses the other grains are fit for. As for beer, the best beer to keep hath usually a proportion of wheat added to the malt ; and the bran also of wheat, a little thereof boiled in our ordinary beer, maketh it mantle or flower in the cup when it is poured out, which sheweth with what a rich spirit wheat is endowed withal, that so much remains in the very bran. Also starch is made of musty and unwholesome wheat, and of the bran thereof, than which there are few things whiter.

Of Barley

Its principal use is for the making of beer, being the sweetest and most pleasant grain for that purpose. It is also one of the best grains for fattening of swine, especially being either boiled till it be ready to break, with no more water than it drinks up ; or ground in a mill, and wet into a paste, or made into a mash ; either way it produces most excellent sweet bacon.

Of Rye

its general use is for bread, either of itself or mixed with wheat ; it makes bread moist, and gives it a very pleasant taste to most appetites. I know no other particular use thereof (it being not universally propagated), only it's reported that it yields great store of spirit or *aqua vitae*.

Of Oats

This is the only grain for a horse, and best agrees with that beast of any other, and in which the horse most delighteth ; and is a constant food either for bread, cakes, or oatmeal to the Scots and several northern places in England, and in some part of Wales. Oats also will make indifferent good malt, and a little thereof in strong beer to be kept, is usual. They are a grain that poultry also love to feed on, and it makes them lay store of eggs above what other grain doth.

John Worlidge, *Systema Agriculturae : the Mystery of Husbandry Discovered*, 1675, p. 51-31

Cité par Joan THIRSK et J.-P. COOPER, (éd.), *Seventeenth-Century Economic Documents*, Oxford, Clarendon Press, 1972, 849 p.

• Plantes nouvelles : racines, plantes industrielles, plantes fourragères

Au XVI^e siècle, nous dit Joan Thirsk, les jardins du peuple ne comportent qu'un choix limité de légumes : oignon, poireau, ail et *colewort* (sorte de chou) ; ces plantes sont considérées comme peu nourrissantes, elles constituent le régime des classes pauvres. C'est d'abord dans les vergers et potagers de l'aristocratie que se développe un nouveau style d'horticulture reposant sur un travail plus méticuleux du sol et sur l'utilisation de nouvelles plantes. Ces plantes nouvelles sont amenées en Angleterre par les réfugiés de France et des Pays-Bas, Flamands et Hollandais, venus pour des motifs religieux, qui s'installent dans la région de Londres, de Norwich, de Canterbury. Il s'agit d'abord de jardinage ; on ne parlera d'amélioration agricole que lorsque ces nouvelles cultures, au cours du XVII^e siècle, alimenteront des activités de maraîchage (ce qui est le cas de manière assez précoce autour de Londres, notamment dans le Kent) et surtout quand elles constitueront des cultures de plein champ.

* Les racines

C'est le cas de beaucoup de racines qui, dès 1620-30, constituent une récolte agricole et non plus horticole. Elles sont données au bétail en guise de fourrage. Les carottes deviennent une culture de plein champ dans le *sanding country* (Norfolk) entre 1590 et 1610 ; elles servent à nourrir les chevaux et sont également exportées

vers Londres. Les navets, apportés par les réfugiés hollandais d'Angleterre orientale qui les cultivaient pour alimenter leur famille, s'introduisent dans les rotations culturales entre 1630 et 1670. Dans le nord du Suffolk, où ils pénètrent entre 1646 et 1646, ils remplacent le sarrasin et sont semés sur la jachère. Ils servent à engraisser les bœufs pour avoir une production de viande pendant l'hiver. Ils se répandent au XVIII^e siècle à partir de là vers les Costwolds et le nord-est des Lowlands. La pomme de terre s'installe très lentement ; avant 1750, elle est essentiellement cultivée dans les jardins.

Les carottes de Woodbridge

Mais revenons aux carottes, c'était l'objet de l'admiration de M. Young. Il nous a assuré que leur usage était particulier à ce coin du Suffolk. C'est en cela qu'elles méritaient plus notre attention. Ils en ont des champs entiers ; ils prennent les plus belles qu'ils envoient en petite quantité à Londres, le reste sert aux chevaux et aux cochons. L'on en donne partout aux cochons, même dans quelques parties de la France, mais nulle part aux chevaux. Je croyais même à cause de leur forte odeur que les chevaux ne les aimaient pas et qu'il fallait les faire jeûner pour qu'ils en mangeassent; mais à mon grand étonnement, en en présentant à mon cheval, j'ai vu qu'il les mangeait avec avidité - la carotte et même les feuilles.

... Tout le temps que ces fermiers ne peuvent nourrir leurs chevaux avec de l'herbe de leurs prairies, ils leur donnent des carottes avec du *shaff* et très peu de foin (le *shaff* est de la paille et du foin haché, deux tiers de paille, un tiers de foin), point d'avoine du tout, et cette nourriture suffit pour les entretenir.

François de LA ROCHEFOUCAULD, *La Vie en Angleterre au XVIII^e siècle ou Mélanges sur l'Angleterre (1784)*, Paris, éd. Jean Marchand, Le Prat, 1945, 260 p.

Turnips, 1675

Although this be a plant usually nourished in gardens, and be properl a garden plant, yet it is to the very great advantage of the husbandman sown in his fields in several foreign places, and also in some parts of England, not only for culinary uses, as about London an other great towns and cities, but also for food for cattle, as cows, swine, etc. They delight in a warm, mellow, and light land, rather sandy than otherwise, not coveting a rich mould. The ground must be finely ploughed and harrowed, and then the seed sown, and raked in with a bush or such like. They are sown at two seasons of the year, in the spring with other the like kitchen tillage, and also about Midsummer, or after, in the fields for the use of cattle, or any other use. In Holland they slice their turnips with their tops, and rapeseed cakes, and grains, etc. and therewith make mashs for the cows, and give it them warm, which the cows will eat like hogs.

Cows and swine also will eat them raw, if they are introduced into the diet by giving the turnips first boiled unto them, and then only scalded, and afterwards they will eat them raw.

John WORLIDGE, *Systema Agriculturae: the Mystery of Husbandry Discovered*, 1675, p. 42

Cité par Joan THIRSK et J.-P. COOPER, (éd.), *Seventeenth-Century Economic Documents*, Oxford, Clarendon Press, 1972, 849 p.

*** Plantes industrielles (pastel, colza, garance...)**

Le pastel, le lin, la garance... ne sont pas à proprement parler des plantes nouvelles et leur culture est mentionnée en Angleterre avant le XVII^e siècle. Mais Joan Thirsk estime qu'on peut les considérer comme telles à partir du moment où leur culture change d'échelle – on envisage de les cultiver de manière industrielle – et où elles arrivent par les ports à l'initiative des marchands. C'est le cas du pastel dont l'importation est devenue très onéreuse au moment des Guerres d'Italie. Il est produit à partir de la fin du XVI^e siècle dans la région de Southampton ; de là, il se répand dans les vallées et le long des fleuves du sud du pays, il gagne ensuite les Midlands et le nord du pays. Il est d'abord semé sur d'anciens pâturages mais comme ces sols s'appauvrissent très vite, il est intégré dans les rotations : il est cultivé pendant deux ou trois ans pour se débarrasser d'un vieil herbage et préparer l'ensemencement du blé. Il se pratique en agriculture alternée : 2 ou 3 récoltes de pastel, froment ou orge, puis de l'herbe pendant 7 ou 8 ans. La culture du colza était

attestée depuis le XIII^e siècle dans l'Angleterre orientale. Les premiers essais importants ont été faits dans le nord du Norfolk à l'imitation de ce qui se passait aux Pays-Bas. Les immigrants hollandais et flamands sont à l'origine de la culture du colza dans les plaines marécageuses du Lincolnshire dès 1579. Il se répand dans les marais de l'est de l'Angleterre qui ont été drainés par les Hollandais. Les Français passent aussi pour experts dans ce type de culture et installent des moulins à huile. À la fin du XVII^e siècle, le colza est cultivé dans tout l'est de l'Angleterre, du Yorkshire à l'Essex et dans quelques comtés des Midlands. Il est intégré dans les rotations : le pré est labouré, puis ensemencé en colza qui est brouté par les moutons en automne et donne de la graine en été, ensuite viennent quatre années de culture de céréales (orge ou avoine), puis de l'herbe. L'huile de colza sert à la fabrication de savon, à l'éclairage des rues au XVIII^e siècle, les résidus sont consommés par le bétail.

Coleseed : its cultivation and use, 1652

The planting of coleseed or rape-seed is another excellent good means for the improving land ; the coleseed is of late days best esteemed. And it is most especially useful upon your marshland, fenland, or upon your new recovered sea-land, or any lands very rank and fat, whether arable or pasture. The best seed is the biggest, fairest seed that you can get, it being dry, and of a pure clear colour, of the colour of the best onion seed. It is to be had in many parts of this nation, but Holland is the centre of it ; from thence comes your good seed usually.

The season of sowing is at or about Midsummer, you must have your land ploughed very well, and laid even and fine, whether upon the ley, turf or arable, and both may do well, but your arable must be very rich and fat...

Walter BLITH, *The English Improver Improved*, 1652, p. 249, 248.

Cité par Joan THIRSK et J.-P. COOPER, (éd.), *Seventeenth-Century Economic Documents*, Oxford, Clarendon Press, 1972, 849 p.

Le chanvre et le lin sont intégrées au XVII^e siècle dans les assolements et bénéficient très probablement aussi du savoir faire des hollandais. La garance est cultivée anciennement dans l'est de l'Angleterre. Le gouvernement en favorise le développement au tournant des XVI^e et XVII^e siècles pour remplacer les approvisionnements hollandais qui deviennent trop chers. Des observateurs sont envoyés en Zélande pour en apprendre la culture et le traitement (racine utilisée en teinture). Cette culture progressa dans le Kent, la région de Cambridge... mais elle n'eut pas le succès du pastel. La culture du houblon débute en 1524 quand des hollandais s'installent dans le Kent. Auparavant Flamands et Hollandais avaient ouvert quantité de brasseries dans les villes anglaises. À la fin du XVI^e siècle, paraissent des ouvrages décrivant la culture du houblon en Hollande. Le houblon se répand dans le sud-est de l'Angleterre, le Norfolk et le Suffolk ; au XVII^e siècle, il gagne certains comtés des Midlands.

D'autres plantes n'eurent pas le même succès. C'est le cas du mûrier qui, introduit au cours du XVII^e siècle, se développe mal à cause du climat : sa culture reste un passe temps de gentilhomme qui porte un gilet de soie fabriqué sur sa propriété. C'est le cas du carthame qui doit servir à produire un colorant rose pâle : la culture en est lancée en 1633 par un anglais qui dit avoir appris à le cultiver en Alsace mais qui échoue en Angleterre. C'est enfin le cas du tabac qui, après des années de culture dans les jardins, est introduit en champs ouverts en 1619 par des Anglais qui l'avaient vu cultiver ainsi aux Pays-Bas. Les Anglais le diffusent dans le Gloucestershire en utilisant des semences provenant de Virginie. Mais en 1620, le gouvernement interdit la culture du tabac pour protéger la Compagnie de Virginie ; le tabac se répand cependant un peu partout en Angleterre (« la moisson du pauvre »),

il est piétiné par les troupes gouvernementales chargées d'en faire respecter l'interdiction, mais il ne disparaît qu'en 1690.

* Les cultures fourragères

Les plantes fourragères et les légumineuses se développent également à partir du XVII^e siècle ; la progression du trèfle (*clover*) accompagne celle des navets. Le sainfoin se développe dans la seconde moitié du siècle. Les légumineuses (*pulses*) sortent également des jardins pour devenir des cultures de plein champ. Le moteur est l'attrait du marché londonien qui demande de la viande et impose donc de grandes surfaces de pâturages. De plus en plus de terres sont consacrées à ces cultures. La tendance est à la diminution de la part des céréales au fur et à mesure que les assolements intègrent ces plantes nouvelles. Les assolements traditionnels de type biennal ou triennal régressent devant des assolements perfectionnés et la jachère recule : alors qu'elle occupait 1/5^e des superficies cultivées vers 1690 selon Gregory King, selon les enquêtes du début du XIX^e siècle elle n'en couvre plus que 15 %. Telle est la lecture la plus communément donnée de la Révolution agricole anglaise.

La clé de la modernisation agricole : *clovers and turnips* ou la réduction de la jachère

Graphique

Mark OVERTON, *Agricultural Revolution in England... op. cit.* p. 2.

B- Techniques de culture

• Le matériel agricole et les techniques de labourage : labourer et semer

Les historiens anglais classent les charrues en quatre groupes : les charrues à deux roues, les charrues à une roue, les charrues sans roues ni patin, les charrues hollandaises. L'utilisation des unes ou des autres tient autant à des habitudes locales qu'à leurs qualités spécifiques. La charrue à deux roues est utilisée dans les terrains durs ou caillouteux (Norh-Down, Hertfordshire) ; elle est tirée par des chevaux ou par une paire de bœufs et elle peut être réglée pour travailler le sol plus ou moins profondément. La charrue à versoir pivotant du Kent a deux roues : théoriquement, elle permet de ne pas avoir à faire tourner l'attelage en bout de sillon, mais elle est lourde et peu maniable. La charrue à une seule roue est employée dans le Norfolk ; c'est un instrument plus léger : un homme et un ou deux chevaux suffisent pour l'utiliser. Tirée par deux chevaux, elle peut labourer deux acres par jour dans la région de Colchester, deux ou trois dans les sols sableux du Norfolk et du Suffolk. Dans les sols argileux et profond de l'Oxfordshire, la charrue à patin est préférée à la charrue à roue ; elle est tirée par deux chevaux qui marchent l'un derrière l'autre dans le sillon. La charrue simple avec une roue ou un patin est la plus commune et la moins chère ; elle est utilisable partout et est irremplaçable sur les sols accidentés où la charrue à deux roues est inutilisable. La charrue hollandaise est utilisée dans les zones marécageuses et dans les marais littoraux, là où il n'y a pas de pierres dans le sol.

Différents types de charrues utilisées en Angleterre au XVII^e siècle

Les mérites respectifs des bœufs et des chevaux pour tirer la charrue sont toujours discutés : l'avantage des bœufs est de labourer les sols lourds, celui des chevaux d'être rapides sur les sols légers ; les chevaux coûtent plus cher à entretenir que les bœufs, et, quand ils sont trop vieux pour travailler, ils sont inutilisables tandis que les bœufs peuvent être vendus pour la boucherie. C'est souvent la nature du fourrage disponible qui explique le choix des uns ou des autres : chevaux dans les zones céréalières productrices d'orge, bœufs dans les zones de pâturages. Un cheval peut être nourri sur les chemins des pâturages commun tandis qu'un bœuf a besoin de l'herbe des prairies encloses. Il en résulte que l'exploitant en *mixed-farming* qui a des parcelles de pré utilise des bœufs ; celui des zones montagneuses a des chevaux tout comme celui qui dispose de droits dans les *commons*. L'exploitant riche a les uns et les autres.

Les manières de labourer varient selon les types de sols. Dans les sols argileux et durs, la terre est organisée en hauts sillons pour que les semis soient protégés de l'humidité (Bedfordshire, Vale of White Horse dans le Berkshire, Buckinghamshire, Vale of Aylesbury, Weald of Kent, vales of Gloucestershire, Durham). Dans les argiles très lourdes de l'Essex, du Middelsex, du Hertfordshire la terre est partagée en de petits cantons de deux ou trois sillons pour empêcher le sol de former une grosse masse compacte lorsqu'il se dessèche. Dans les sols légers et crayeux, dans les sols chauds du sud Devon, dans ceux de l'East-Anglia, la terre est labourée à plat afin de retenir le plus d'humidité possible. Dans les *common fields* de ces régions, des bandes d'herbe (*balks*) sont conservées pour matérialiser les limites entre les sillons de chacun ; après le labourage, le drainage est effectué de manière collective pour évacuer l'eau vers la périphérie du champ. Ce travail est fait par une charrue traceuse de rigoles (*trenching plough*) avec ou sans roue. Les plus petites appartiennent à des particuliers, mais les grosses sont possédées collectivement et entretenues de même ; elles nécessitent un attelage de huit ou neuf bœufs précédé de deux ou quatre chevaux devant. Elles comportent en général deux coutres qui pénètrent jusqu'à un pied de profondeur ainsi que des pelles et des bêches tranchantes pour parachever le travail ; si non ceci est fait à la main. Ce travail de drainage est très important les règlements manoriaux en témoignent.

Outillage agricole manuel utilisé en Angleterre au XVII^e siècle

Le sol est en général labouré trois fois pendant l'année de jachère avant de recevoir les céréales, une ou deux fois seulement pendant les années de mise en culture. Pendant la période de jachère un labourage superficiel écrétant les anciens sillons est fait en avril une fois que les grains sont semés sur les autres champs. Le second labour a lieu en juin, il est plus profond et organise la terre en sillons. Le troisième a lieu en juillet ou août : le sol est alors aplani ou laissé en sillons. La terre est ensuite hersée, ensemencée, hersée à nouveau, et les mottes qui restent sont écrasées au rouleau ou à la main avec un maillet de bois à long manche. Les céréales de printemps sont semées après un ou deux labours seulement. Les

prairies qui attendent d'être labourée après avoir été plusieurs années en herbe sont retournées dès le début de l'année et il y est semé de l'avoine. Les landes qui sont mises en culture pour la première fois, de même que les maris et les vieilles pâtures envahies par la mousse et les joncs sont d'abord décapés ; les mottes sont brûlées et les cendres sont ensuite dispersées. Dans les marécages, il est très bon de semer du colza plutôt que de l'avoine en première récolte.

Les semences sont soigneusement choisies par les fermiers. La pratique est de les faire venir d'ailleurs, parfois de très loin, et si possible d'un sol plus mauvais que celui qui est à ensemençer. Les fermiers du nord du Staffordshire s'approvisionnent dans le sud et inversement ; le blé et l'orge du Suffolk viennent du Cambridgeshire, la graine de chanvre la plus recherchée vient de Hollande. Le blé est soit semé à la volée et hersé soit semé avec un semoir. Les pois, les vesces et les haricots sont semés à la volée puis labourés ou hersés ; les pois sont parfois semés avec un plantoir. Le blé est moissonné à la faucille, l'orge et l'avoine à la faux, les pois et les haricots sont moissonnés ou fauchés.

• Les fumiers et les engrais, le drainage, le marnage et le chaulage

L'introduction de nouvelles plantes nécessite de nouveaux moyens d'améliorer les sols. En effet, une partie de ces plantes nouvelles telles les légumineuses et tout particulièrement le trèfle et le sainfoin ne se développent pas dans les sols acides ou mal drainés. Le marnage ou le chaulage du sol (qui en diminuent l'acidité) est souvent une condition de leur introduction ; le marnage devient systématique à la fin du XVI^e siècle dans les hautes terres du comté d'Oxford et les landes (heathlands) du Norfolk, le chaulage se pratique dans le Cheshire, le Lancashire et les Midlands où l'accroissement de la production de houille, à partir de la fin du XVI^e siècle, permet une importante production de chaux.

Le fumier est de plus en plus utilisé : il est disponible en quantité de plus en plus importantes au fur et à mesure que se développe l'élevage et que l'alimentation des animaux est plus riche. On observe en outre une grande ingéniosité des agriculteurs pour utiliser toutes sortes de matières susceptibles d'améliorer la texture physique ou la composition chimique du sol. Les zones proches des villes exploitent ainsi un double avantage : la vente de leurs produits sur le marché urbain mais aussi la possibilité de se procurer quantité de détritiques fort utiles pour l'agriculture.

Les engrais

Le terrain le plus propre au chaulage est votre terre légère et sableuse, ainsi que la bonne terre mixte ; votre gravier l'est aussi, mais pas autant, les pires étant votre gravier humide et froid et surtout votre argile froide et vorace, la pire de toutes ; toutefois un mélange de toutes les sortes de terres quelles qu'elles soient est excellent... Il existe beaucoup d'autres remarquables engrais, comme la fiente des pigeons, dont une charge vaut en maints endroits plus de 20 shillings, les crottes des poules et des volailles élevées au grain, qui sont excellentes... deux charges de cet engrais suffisent à fumer très richement un acre ; même chose pour toutes les sortes de fumier, surtout si les bêtes sont nourries de grains ou autres nourritures riches... ainsi, le crottin des chevaux nourris avec beaucoup d'avoine est meilleur que celui de chevaux simplement nourris de foin. Il est une autre sorte de fumier, à savoir le lisier (fumier de cochon), que la plupart considèrent comme le pire de tous et ne jugent pas digne d'être conservé, je ne sais pour quelle raison... si bien qu'ils n'en font rien. Il est possible que l'usage en vienne d'Ecosse, où l'on en connaît l'intérêt et où l'on apprécie d'autant plus la chair du porc qu'on estime son fumier. Je ne dirai pas grand chose du fumier ordinaire de mouton, de vache et de cheval, étant donné l'usage habituel qu'on en fait pour le plus grand avantage du public...

Extraits traduits de Walter BLITH, *The English Improver Improved*, 1652

Cité par Joan THIRSK et J.-P. COOPER, (éd.), *Seventeenth-Century Economic Documents*, Oxford, Clarendon Press, 1972, 849

p.

Mais c'est essentiellement par le drainage que les Anglais gagnent de nouvelles terres qui sont mises en culture. J.-P. Poussou estime que, mises à part les enclosures, « la plus importante transformation de l'agriculture anglaise fut le drainage des pays marécageux, avec au premier rang les Fens » (J.-P. Poussou, *La Terre et les paysans... op. cit.* p. 206). La grande famille des Bedford y possédait des terres, et un des ancêtres qui avait séjourné en Hollande à l'époque d'Élisabeth y avait découvert les polders ; en 1630, Francis Russel, 4^{ème} comte de Bedford, commence les travaux – il crée une compagnie pour faire le drainage du sud des Fens – malgré la vive hostilité des habitants attachés à leur genre de vie traditionnel (pêche, chasse, élevage) ; son fils William, 1^{er} duc de Bedford, continue l'entreprise. En tout, 400 000 acres auraient ainsi été gagnés à la culture dans cette région (soit les 4/5^e de ce qui fut drainé dans toute l'Angleterre). Ce fut un succès, et l'opération se poursuivit aux XVIII^e et XIX^e siècles. À partir de 1660, les Fens sont devenus une grande région agricole : avoine et colza, orientation vers l'élevage, moulins à huile de colza, lin, chanvre, oignons, viande de mouton, gros bétail, oies grasses et poissons vendus à Londres.

• L'évolution des rotations culturales

C'est également des étrangers, nous dit Joan Thirsk, que les anglais ont appris la flexibilité des rotations culturales. Ils ont beaucoup emprunté à ce qu'ils ont vu dans les fermes des immigrants hollandais installés dans les zones marécageuses de l'Angleterre, qui cultivaient le colza, la vesce, les racines, le houblon, le sarrasin et qui possédaient de la volaille en grande quantité. L'Anglais qui est allé observer la culture de la garance en Zélande en a rapporté la rotation colza, garance, colza, garance, puis froment pendant deux ou trois ans. Richard Weston, qui a voyagé en Brabant et en Flandre entre 1664 et 1649, y a appris une rotation adaptée à des sols sablonneux couverts de bruyères : lin, navet, avoine ou seigle, puis quatre années de trèfle. Ces rotations, très proches de celle qui sera popularisée ensuite sous le nom d'assolement du Norfolk (navet, orge, trèfle, froment) étaient alors totalement inconnues en Angleterre. Elles sont à l'origine du développement du *Norfolk system of husbandry* qui consiste à introduire des légumineuses, des racines et des céréales dans une même rotation qui peut être de quatre, cinq ou six ans.

On peut observer la mise en place de ce système de culture à partir de l'exemple des Coke de Norfolk étudiés par Jacques Beauroy (*Histoire et Sociétés Rurales*, 10, 2^{ème} semestre 1998). Dès le Moyen Âge le Norfolk était en pointe sur le plan économique et les premières enclosures s'y développent au XIV^e siècle. La mise en pratique des principes du *Norfolk System of Husbandry* au XVIII^e siècle dans les domaines du Norfolk occidental peut être observé grâce aux contrats de fermage et aux *field-books* de la seigneurie de Holkham Hall. Ces transformations sont dues à Thomas Coke (1697-1759) et à son petit-neveu, Thomas William Coke (1754-1842) fait Comte de Leicester en 1837, dit « Coke of Norfolk ». Le cadre dans lequel se fait la modernisation au XVIII^e siècle est celui d'un domaine entièrement enclos afin d'échapper aux servitudes des openfields et géré par des baux de 21 ans, assez longs pour que le fermier puisse tirer parti de ses investissements.

En ce qui concerne la rotation des cultures et les proportions relatives de cultures et d'herbages, les contrats (*indentures*) du XVII^e siècle se contentent d'indiquer qu'il ne faut pas plus de deux céréales consécutives, qu'il faut ensuite faire

reposer la terre sous herbage, la fumer et la sarcler. Terres arables et pâturages semblent alors être gérés de manière encore indépendante. Des prescriptions nouvelles apparaissent entre 1695 et 1721. En 1696, un contrat passé par l'agent d'Edward Coke distingue deux types de rotation applicables : sur les bonnes terres de *l'infield*, il peut y avoir cinq récoltes successives de grains et sur les terres nouvellement défrichées situées sur les marges du finage, pas plus de trois, suivies de navets et de fourrages. Les navets entrent ainsi dans l'assolement et les fourrages artificiels remplacent la jachère. Le *Norfolk System of Husbandry* se met progressivement en place, mais il n'est pas encore fait mention de trèfle. En 1709, un bail prévoit de ne pas faire plus de quatre récoltes céréalières consécutives (blé d'hiver puis orge, méteil ou avoine) avant de planter des navets, du trèfle ou des pois ou de placer la terre pendant un an en jachère cultivée (*summerley*). En 1721, un contrat de même type prévoit de limiter à trois les récoltes céréalières (blé d'hiver, orge, seigle ou avoine) avant de semer légumineuses, fourrages artificiels, trèfles... qui devront rester au moins deux années consécutives dans les champs. C'est le premier contrat où cet élément important du *Norfolk System of Husbandry* (deux années de légumineuses après les céréales) est expressément désigné. C'est aussi le premier contrat qui mentionne la culture du *rye-grass* à Holkham.

À partir de 1770, tous les contrats des Coke préconisent ces méthodes, laissant à leurs fermiers le choix entre la rotation en six ans (trois cultures de céréales et une de navet, deux années de trèfle ou de prairie semée) ou en quatre ans (deux récoltes de céréales et une de navets si le sol n'a été qu'un an en trèfle ou fourrage artificiel). Le modèle d'agriculture convertible du *Norfolk System of Husbandry* trouve son aboutissement dans les contrats concédés par Coke en 1801 qui indiquent que jamais deux récoltes de céréales ne doivent se succéder.

• La culture des prairies

Les modifications viennent aussi de l'évolution des techniques de culture. Les Anglais ont effectivement modifié leur système agraire non seulement par l'introduction de plantes nouvelles mais par la culture de l'herbe. Les soins apportés aux prairies sont un élément essentiel des améliorations agricoles anglaises. Une première méthode consiste à inonder les prairies (*floating meadow*). Elle est pratiquée dans le Wiltshire et permet d'obtenir un meilleur rendement : l'inondation pendant l'hiver protège la prairie du gel et permet une pousse précoce de l'herbe, l'inondation d'été permet une seconde récolte de foin en juin ou juillet. Dans les deux cas, l'eau apporte un limon qui fertilise le sol et donne une herbe plus drue et plus abondante.

les prairies inondées

Surveyor. All overflowing waters do bring a slimy and fat substance with them, and leave it behind them ; which together with the working of the water, through the spongy ground you speak of, worketh that effect in all grounds where it comes.

Bayly. But water cannot be brought into all kinds of boggy grounds, nor into all kinds of meadows.

Surveyor. No, for there are two sorts of meadows, low and moist, and upland and dry meadows. Of these kinds the low is commonly the best, because they are aptest to receive these falling and swelling waters, which for the most part brings fatness with it ; and besides, it moisteneth the ground, and makes the grass to grow cheerful ; yet howsoever fat and fruitful they be, continual mowing yearly without intermission may weaken them and impair their goodness, and will require some help, unless they be such meadows as I recommended unto you yet while, that are so fed with fat overflowing waters, as do still maintain them in strength.

Une autre méthode pour obtenir des prairies de meilleure qualité consiste à les labourer. Cette évolution se fait facilement sans même briser la structure traditionnelle de l'openfield là où elle existe : des planches d'herbes (*leys*) sont introduites à l'intérieur des espaces céréaliers ; ces prairies sont ensuite labourées et transformées en parcelles céréalières. La pratique qui consiste à cultiver des prés (*ley-farming*) puis à les labourer est pratiquée depuis longtemps elle est à l'origine du *up-and-down husbandry* qui se développe dans le Devon et les Midlands dès le milieu du XVI^e siècle ; on la trouve aussi dans le Lancashire, le Cheshire et le Suffolk. Le principe, connu en général sous le nom d'agriculture convertible (*convertible husbandry*), est de briser la distinction entre terres arables et prairies : les mêmes espaces sont successivement labours et pâtures. La prairie artificielle peut durer un ou deux ans, six à sept ans dans les Midlands, voire une vingtaine d'années.

In praise of alternate husbandry, 1652

There is a parcel of land in Warwickshire, near Stratford upon Avon, that is oaded [= woaded] every fourteen years, and corned divers years after that. And so there may be many more parcels also besides this I speak of, and so I know there is, and after that fourteen years' rest and grazing, oaded again, and corned also. So there are some in Northamptonshire, Buckinghamshire, and many other parts will do the like. And so runs round, grazing fits for ploughing and corning, and corning fits for grazing ; a most gallant opportunity ; doubles the grazing rent while under corning and more under oading. And grazeth again immediately at a very considerable rent, and might do the first year at old rent, and so forward, would they plough but three or four years according to my direction, but they plough five, six, or seven. Such a method would please me gallantly, advance the Commonwealth exceedingly, and prejudice whom, I fain would know ? Abundance of poor set on work ; abundance of corn raised ; abundance of straw which spent and fed upon the land shall make that up again whatever the ploughing fetched out. Doubles rent and more, four or five years in one and twenty. And so every age near fetcheth in the purchase.

Walter BLITH, *The English Improver Improved*, 1652, p. 100-101.

Parliamentary surveyors describe land in alternate husbandry, 1649

One close of pasture ground called the Hill Field, now divided into four several parts, whereof some part thereof is at the present ploughed, and the rest of it unploughed, it being a usual course with the inhabitants to plough their ground which they do call pasture for two or three years together, and then to let it lie for pasture fifteen or twenty years and then plough it again, and this they do with a great part of their pasture ground. And therefore we thought good to give it as pasture ground, it being so called by them, for the ground that is this year pasture is sometimes the next year ploughed, and the ground that is this year ploughed is the next sometimes laid for pasture, it being counted with them at an equal estimate when either ploughed or not ploughed...

One close of pasture ground called the Castle Hills being now divided into seven parts whereof some part thereof is at the present ploughed, it being a usual course thereabouts so to do as is before expressed...

All that parcel of pasture ground called the Old Park, there being some small part thereof ploughed as aforesaid abutting upon the said ground called the Castle Hills.

P.R.O., E 317, Warws., 12, ff. 6, 20, 21 ; survey of Hampton-in-Arden, Warwickshire, 1649

Certains auteurs, à la suite de E. Kerridge, voient dans cette pratique un élément fondamental de la modernisation agricole des années 1590-1660 : ils insistent sur le fait qu'un sol en prairie permanente recèle de grandes quantités d'azote qui peuvent être mobilisées par des céréales si ce sol est labouré et ensemencé. Le passage de la prairie au labour aurait donc permis d'utiliser ces stocks d'azote facilement disponibles. Mais ces réserves ne se reconstituent pas rapidement : l'augmentation de la productivité céréalière qui résulte au départ de l'adoption de la *up-and-down husbandry* est donc condamnée à ne pas être durable. Mark Overton fait effectivement observer que dans le Midlands, le système de l'agriculture convertible qui s'est développé au milieu xvi^e siècle recule à la fin du xvii^e siècle. Il insiste sur le fait que l'enfouissement périodique de l'herbe dans le sol développe un processus d'acidification qui, à la longue, est défavorable aux céréales. La part directe de l'agriculture convertible dans la modernisation agricole est donc difficile à apprécier.

Le système a cependant d'incontestables avantages : une herbe de meilleure qualité, des rendements accrus de céréales, la possibilité de mettre en culture des terres jusque là délaissées. Il peut être pratiqué dans les zones closes ainsi que dans les zones d'openfield. Mais le principal avantage du système est sa souplesse. Il s'adapte à des rotations de durée très variable : le cycle de culture de 3 à 4 ans pouvait durer de 2 à 9 ans et le cycle de prairies artificielles, de 7 à 12 ans pouvait aller de 6 à 20 ans. Vers 1670, le *up-and-down husbandry* dominait dans les superficies closes qui représentaient la moitié des terres des Midlands mais il se rencontre aussi dans les zones ouvertes de cette même région (3 orges et 1 froment suivis par un ensemencement en gazon d'une durée variable). Il est parfaitement compatible avec les assolements perfectionnés tels le *Norfolk-four-course-system*.

C- Développement de l'élevage

• Multiplication des animaux

La plus grande quantité de nourriture disponible (herbe, racines et légumineuses) permet de nourrir un plus grand nombre d'animaux. Dans le Norfolk par exemple, les inventaires après-décès montrent un doublement du nombre des animaux durant la première moitié du xvii^e siècle (Mark Overton, *Agricultural Revolution... op. cit.* p. 111). La meilleure qualité de cette nourriture permet de les amener plus vite à maturité. Tout ceci implique une productivité supérieure de l'élevage.

• Évolution des races

En ce qui concerne les races d'animaux et en dépit de l'admiration des Sociétés d'Agriculture françaises pour le taureau Durham, il semble bien qu'en Angleterre comme en France, le perfectionnement des races soit essentiellement un phénomène du xix^e siècle, commençant à peine à s'amorcer à la fin du xviii^e siècle. Ce que l'on a considéré comme les bases d'une zootechnie moderne et attribué à Backwell au milieu du xviii^e siècle – bien nourrir les animaux, sélectionner les meilleurs pour la reproduction, utiliser la consanguinité pour fixer les qualités à reproduire – résulterait plus de la formalisation de méthodes traditionnelles fonctionnant depuis plusieurs siècles que de procédés réellement nouveaux de sélection. À l'extrême fin du xviii^e siècle, les frères Robert et Charles Colling ont appliqué ces règles à la race dite *Shorthorn* (= courte-corne) et ont créé la race *Shorthorn improved* (courte-corne améliorée). Charles Colling fit circuler en

Angleterre et en Écosse un bœuf né en 1796 et qui pesait 1 370 kg à l'âge de 5 ans. Telle est l'origine de la race Durham. Mais si au milieu du XIX^e siècle la moitié du cheptel bovin anglais est issu de croisement entre les races *Longhorn* et *Shorthorn*, à la fin du XVIII^e siècle, la diffusion de ces races nouvelles reste assez peu importante : ces bovins perfectionnés, grossissant plus et plus vite que les animaux traditionnels, ne se rencontrent qu'à la frontière du Durham et du Yorkshire.

Les progrès semblent plus précoces pour les ovins dont de nouvelles races apparaissent à la fin du XVIII^e siècle. L'objectif des éleveurs est d'obtenir des animaux offrant une plus forte proportion de viande et arrivant plus vite à maturité. Dans les Midlands, Backewell développa le *Longwool New Leicester sheep* ; dans le Sussex, J. Ellman développa le *Southdown*. Le premier est élevé pour la viande et le second pour la laine. Dans les années 1780, dans les comtés du Norfolk, Suffolk et Cambridgeshire, le Norfolk à tête noire (*black-faces*) commence à remplacer le Southdown. Cette même espèce se répand partout après les enclosures ; on la retrouve jusqu'au nord de l'Écosse au XIX^e siècle.

• Évolution des méthodes d'élevage (*stall-feeding*)

Que ces animaux soient mieux nourris découle des remarques faites précédemment sur le progrès des divers fourrages. Mais ce qui est important pour le développement agricole en général, c'est qu'une part de plus en plus importante de ce cheptel (les bovins plus que les ovins) est nourrie à l'étable (*stall-feeding*) : l'avantage est de disposer d'une plus grande quantité de fumier et surtout de pouvoir l'utiliser là où on le souhaite, alors que dans un système de pâturage libre l'engrais profite d'avantage aux prairies qu'aux terres arables. La multiplication des *stall-feld bullocks* (bœufs engraisés à l'étable) destinés à la nourriture des londoniens est certainement un des points forts de l'amélioration agricole de l'Angleterre. Le phénomène permet de fertiliser efficacement les terres arables.

3- Évolutions régionales

Si toutes les régions de l'Angleterre ont été touchées par la modernisation agricole, toutes ne l'ont pas été également. Selon les auteurs de l'*Agrarian History* (Tome V-1, 1640-1750 : *Regional farming systems*, ouvrage essentiellement utilisé dans ce chapitre), deux facteurs semblent avoir été prédominants pour expliquer les évolutions locales : la situation par rapport au marché londonien d'une part, les conditions naturelles de l'autre, les innovations les plus importantes n'ayant pas concerné les sols lourds qui étaient au départ les plus riches mais les sols légers.

1- La périphérie londonienne

• Les *Metropolitan counties* (Hertfordshire, Bedfordshire, Middlesex, Essex) pratiquaient depuis longtemps une agriculture commerciale tournée vers Londres. L'agriculture traditionnelle y est très variée : labours, bois, blé-moutons, élevage laitier, viande de boucherie, volailles, maraîchage... Les enclosures y furent précoces (enclosures par agrément). Le développement agricole de ces comtés passe par l'augmentation des superficies cultivées et l'adoption de nouvelles plantes : sainfoin, luzerne, navets, trèfle, houblon, lin. Les sols sont améliorés par l'utilisation des boues achetées à Londres, le chaulage et le drainage. Des rotations

culturelles complexes s'installent mais ces régions conservent le modèle blé-moutons auquel s'ajoute toutefois le maraîchage quand on s'approche de Londres.

- L'Angleterre du sud-est (Kent, Surrey, Sussex) a connu un développement agricole très précoce lié à la croissance de Londres. La région produit du blé, de l'orge, du houblon, des légumes, du lait et du fromage. L'anticlinal du Weald est spécialisé dans l'engraissement des bovins tandis que les marges pratiquent le système blé-moutons. À partir du XVII^e siècle, la culture des fruits (les vergers de cerisiers et de pommiers du Kent) s'y développe, de même que celle du houblon ; les marécages sont mis en pâturages où sont semés le trèfle et le sainfoin. La vallée de la Tamise est le cadre d'importantes activités de jardinage.

Les bovins du Weald : *breeding and fattening*

With such an inauspicious basis for arable farming it is not surprising that meadow and pasture formed the predominant land uses. The breeding, and especially the fattening, of cattle was the single most important enterprise in the Weald, calves often being separated in the spring and fed in the farmhouse, while oxen, the main draught animals, were fattened at about ten years, depending on prices, preferably in stalls and on green crops and hay. Inventories recorded oxen teams of four or six, and such beasts were as numerous as all types of horses combined in the seventeenth- and eighteenth-century Low Weald, although horse numbers were possibly increasing slowly throughout the region. A small dairy containing four to six cows provided milk, butter, and cheese for the farmhouse. By 1640 a husbandman might have a herd of about fourteen in the Low Weald, with the fat cattle being sold to local butchers – only the larger Wealden fatteners such as the Pelhams or Ashburnhams sold further afield at this time. These estates made use of the droving trails from the north and Wales, or purchased lean « scotch » cattle at St Bartholemew's Fair, since such animals fattened better than the native Sussex or « Kentish Home Bred ».

A substantial Hardham yeoman, William White, in June 1642 had 8 working oxen, 24 kine, 29 fattening beasts, a bull, and 59 young cattle. He also had a flock of 183 sheep, which was possibly six times the average flock size for Sussex, and three times that for Kent.

Texte extrait de : *The Agrarian History of England and Wales*, Joan THIRSK (éd.), 8 vol., Cambridge, CUP, 1967-1999.
Volume V-Part. I (1640-1750), Joan THIRSK (dir.) : *Regional Farming Systems*.
Chap. 9 : The South-East : Kent, Surrey, and Sussex, p. 271.

2- Les régions de labours prédominants

- L'East-Anglia (Norfolk, Suffolk) est une région traditionnellement prospère composée d'une zone côtière sableuse (blé-moutons), de marécages à l'Ouest (élevage ovin) et d'une zone centrale en *wood-pasture* (élevage laitier, chevaux, moutons, poulets). La région a été largement concernée par les enclosures avant d'être le cadre de la diffusion du *Norfolk System of Husbandry* (blé, navet, trèfle, orge). Le progrès y est précoce : dès 1650, le navet y est utilisé pour améliorer la terre ; il se répand en 1670 et surtout après 1720. Le trèfle connaît la même progression. Les navets servent à engraisser les *bullocks*, petits bœufs importés des montagnes d'Écosse, qui alimenteront le marché londonien.

L'East-Anglia : Bullock feeding

With the foldcourse in dissolution and dairying not expanding, the keynote of animal husbandry in East Anglia by 1700--50 was the beef trade. The typical mixed enterprise in the loams or good sands in 1750 consisted of beef cattle for fattening and barley and wheat production. Sheep and dairy cows were appendages to the developing regime of high feeding for which the richer fielden districts were already famous by 1780. The cornerstone of this system was the immense trade in stores from the north and West, but the feeding of home-breds retained a good deal of importance, especially on the smaller farms, throughout the period. The meat trade depended for its vitality upon the proximity to London and upon the fact that the grasslands and fold yards of the region were ideally placed between the highland zone and the metropolitan market. An additional impetus, however, was almost certainly the effect of the foldcourse in deflecting peasant farmers in the fielden district from keeping their own sheep.

The fattening business brought about several changes in farming practice in the eastern counties. The aptness of marsh grass for finishing cattle was clearly recognized by London butchers, who hired or bought parcels of Thames marshland to accommodate the droves of fatware brought down from the Midlands or East Anglia, but the marshes, freshened and divided by drains, were used all round the coast from Lincolnshire to Essex for the same purpose; and many inland farmers had acquired marsh grass, or agisted their stock, to improve the killing quality of their beeves and sheep.

Texte extrait de : *The Agrarian History of England and Wales*, Joan THIRSK (éd.), 8 vol., Cambridge, CUP, 1967-1999.

Volume V-Part. I (1640-1750), Joan THIRSK (dir.) : *Regional Farming Systems*.

Chap. 7 : East-Anglia and the Fens, p. 234.

Les sols sableux (région de Woodbrige dans le Suffolk) portent du blé, des carottes, de l'orge, de l'avoine, des fèves et des pois. Les champs de carottes ont particulièrement frappé François de La Rochefoucault quand il a traversé la région vers 1684 (voir texte cité plus haut). Les plus belles sont envoyées à Londres, le reste sert aux chevaux et aux cochons. Les animaux (chevaux, moutons, *bullocks*) sont nourris l'été dans les prairies ; l'hiver, on donne aux chevaux des carottes et du *shaff* (1/3 de foin 2/3 de paille hachée), mais pas d'avoine. On y observe les rotations suivantes, soit : carottes, orge semée avec du trèfle et du *ray-grass*, trèfle et *ray-grass* pendant deux ou trois ans, pois, seigle, soit : navets, orge, seigle ou pois, carottes.

- L'Angleterre du sud et de l'ouest (Oxfordshire, Buckinghamshire, Berkshire, Wiltshire, Hampshire, Wessex) est le domaine des terres calcaires. Les zones d'openfield et de villages groupés pratiquent une agriculture de type blé-moutons ou blé-bovins, quelques régions comportent des prairies, et des forêts permettent l'élevage des porcs. Cette région n'a pas connu de modifications considérables, ni dans les vallées argileuses ni dans les collines des Chilterns. Les prairies irriguées (*waterrmeadows* ou *floating meadows*) se sont développées dans le Wessex. La région la plus dynamique est celle des Downs dans le Hampshire. L'industrie (brasserie, textile, cuis, tanneries, briquetteries, poteries, dentelles, papier....) utilise la main d'œuvre que l'agriculture ne peut employer.

- Les Midlands orientaux (Nottinghamshire, Leicestershire, Northamptonshire, Rutland, Warwickshire) avaient les communaux les plus importants et c'est dans ces comtés que les luttes ont été les plus vives pour les conserver (1607 : révolte des Midlands). C'est une région d'agriculture mixte : blé, orge, avoine, pois, chevaux. Cette zone qui était partiellement en openfield se transforme après 1650 en zone de pâture permanente à cause de la croissance de la population et de la baisse du prix du grain. La modernisation se fait par la mise en herbe (*ley-farming*) qui permet de faire reculer la jachère, l'introduction de légumineuses, l'utilisation de fumiers plus abondants et le passage à l'agriculture convertible. Le développement de l'industrie rurale accompagne ce développement agricole.

Les petits exploitants du vale of Gloucester

The Vale of Gloucester was another pastoral region, though without such large tracts of residual woodland as were round in Warwickshire and Worcestershire. Its soils were mostly heavy, deep Lower Lias clays and Keuper marl, intermixed with some lighter, patches of loam and sand. They lent themselves, above all, to pastoral husbandry, the more so since this was, and is, a well-watered region and most of the land lies at no more than 150 to 400 feet. Difficulties of drainage, indeed, totally impeded cultivation in many places, and so a lot of land lay semi-derelict, awaiting the energies of an enthusiastic improver.

Just how much land lay under the plough is difficult to gauge. Farmers' inventories suggest that the acreage was remarkably small. For example, Margaret Francombe, who until 1698 farmed at Tockington in Olveston parish, where the soils were loamy and lighter than many others in the vale,

had a mixed herd of 72 milking cows, bullocks, and young followers, but only 19 acres of land in cultivation. John Blake, farming at Henbury until 1719, specialized in dairying and fattening, grazed 25 cows, 5 heifers and calves, 16 oxen, and a bull ; and yet had only 7 acres of arable crops.

Texte extrait de : *The Agrarian History of England and Wales*, Joan THIRSK (éd.), 8 vol., Cambridge, CUP, 1967-1999.
Volume V-Part. I (1640-1750), Joan THIRSK (dir.) : *Regional Farming Systems*.
Chap. 6 : The South-West Midlands, p. 187.

3- Les zones d'élevage ou évoluant vers l'élevage

- Le sud-ouest (Dorset, Somerset, Devon, Cornouaille) est assez peu cultivé : c'est une région de lande plus que blé. L'évolution se fait par le développement et la spécialisation dans l'élevage – moutons du Dorset, bovins du Somerset, du Devon, et de la Cornouaille – et l'intensification des liens avec le marché londonien. Ceci permet de disposer de fumiers variés et abondants qui permettent la culture de nouvelles plantes : sainfoin, trèfle, navets, pommes de terre, lin, orge avoine, pois. Les marais sont drainés, les forêts sont défrichées et les communaux sont enclos.

- Les Midlands occidentaux (Herefordshire, Shropshire, Cheshire, Staffordshire, Worcestershire et Derbyshire) constituent à l'origine une région de forêts et de communaux qui ont été défrichés à cause de la croissance de la population. Le système bois-pâturage évolue vers plus de labours. Le paysage – bruyères, forêts pastorales abritant de nombreux *squatters*, agriculture mixte dans les zones de champs clos – laisse imaginer une agriculture peu intensive. Le nord est une région essentiellement pastorale (bovins et moutons, production de fromage dans le Cheshire) dont les prairies sont améliorées par l'utilisation de chaux, de marne et de fumier. Le sud a plusieurs spécialisations, labours-moutons, élevage naisseur ou d'embouche, élevage laitier ; l'industrialisation rurale y est importante.

Le nord-ouest des Midlands : une région pastorale

The north-west Midlands was essentially a pastoral region, where farmers concentrated upon dairying and the rearing of cattle and sheep. It is true that eastern and southern Derbyshire were areas of mixed husbandry and that pockets of fertile arable land could be found elsewhere, but in most parts so little attention was paid to growing cereals that the inhabitants were dependent upon the bread corn and malt that were imported through their markets. This was a matter of necessity for those who farmed the poor, thin soils and endured the harsh climate of the Peak District, but in the Lowlands it was a matter of choice, for more profit could be obtained from cattle. The meadows and pastures along the Dove and the Trent and in the Cheshire plain provided some of the finest grazing in the country. Elsewhere, in the woodlands and on the Pennines, part-time involvement in industry ensured the survival of small family farms and attracted great numbers of cottagers. To have a dual occupation was the rule rather than the exception for the rural metalworkers, miners, potters, weavers, knitters, and numerous other craftsmen, whose activities did so much to lay the foundations of the Industrial Revolution, and for most of the period farming and industry remained inseparable.

... The farmers of these fertile soils followed a system of mixed husbandry, where the cultivation of cereals was as important as the dairy or the rearing of livestock. A sample of 22 probate inventories had a median average of 11 head of cattle per farm, and nearly everyone kept a flock of sheep and a few pigs, and grew wheat, barley, oats, and peas. Godfrey Norburne of Barlborough (1664) was one of the better-off husbandmen, with 2 bulls, 6 kine, 3 calves, 8 young beasts, 4 steers, 6 oxen and 4 old oxen, 7 horses, 87 sheep, and 18 swine, valued together at £ 139, and crops of barley, wheat, oats, peas, and hay worth £ 108.

Texte extrait de : *The Agrarian History of England and Wales*, Joan THIRSK (éd.), 8 vol., Cambridge, CUP, 1967-1999.
Volume V-Part. I (1640-1750), Joan THIRSK (dir.) : *Regional Farming Systems*.
Chap.5 : The North-West Midlands, p. 129-130.

4- Faible évolution agricole et développement de l'artisanat : le nord de l'Angleterre Cumberland, Westermorland, Durham, Northumberland, Yorkshire et Lancashire

- Traditionnellement, les Highlands constituent une zone d'élevage (bovins et moutons) et les basses terres une région d'agriculture mixte en champs communaux. L'habitat est dispersé en hameaux dans les hautes terres et groupé en villages dans les basses terres. Les labours produisent de l'orge et de l'avoine, mais les rendements sont faibles. Les innovations sont peu importantes dans cette région où les petites exploitations sont dominantes (un peu de trèfle et de navet seulement) ; c'est du développement de l'artisanat rural (extraction du charbon, travail de la laine et du coton) que viennent les mutations les plus importantes.

Les comtés du Nord : des bovins et du seigle

Northumberland and Durham contained some of the least productive farmland in the country and, potentially, some of the most productive. It is generally agreed that the region can be divided into three major farming zones, from the highlands in the west through the foothills to the coastal Lowlands in the east...

It can be seen that conditions were broadly similar in the highland areas of both counties, although arable farming was even less important in Durham than in Northumberland. Later, between 1724 and 1740, corn (mainly rye) was regularly bought in Newcastle to be sold to lead miners in Weardale employed by the Blckett family. It is also apparent that the bulk of the highland farmer's wealth was in the form of cattle, sheep, corn, and hay. Few farms had more than five horses, most had two or three, but some had none. Those that were kept were riding or pack animals rather than plough horses, and many bulk commodities, such as corn, coal, and lead ore were carried on horseback rather than in carts. In Allendale hay was brought in from the fields on sleds ; and carts, wains, and other farm implements such as ploughs, harrows, and hand tools formed only a small part of the wealth of highland farmers.

The most important animals on the highland farms were the cows. They themselves provided dairy, products for home consumption, and their offspring provided traction, meat, and ready cash when sold as stots and stirks to lowland farmers for fattening. Cattle altogether usually accounted for about half the value of all the farmer's possessions, but few farmers had more than twenty animals, and many had fewer than ten.

Texte extrait de : *The Agrarian History of England and Wales*, Joan THIRSK (éd.), 8 vol., Cambridge, CUP, 1967-1999.
Volume V-Part. I (1640-1750), Joan THIRSK (dir.) : *Regional Farming Systems*.
Chap.2 : Northumberland and Durham p. 30-31.

- **Sud du Pays de Galles**

La région se compose d'une zone de hautes terres au nord-ouest (élevage naisseur de bovins et de moutons, culture d'orge, avoine, pois, haricots, trèfle) et d'une zone de basses terres mises en culture au sud. Arthur Young se montre particulièrement critique face à l'agriculture du sud qu'il présente comme particulièrement archaïque, employant beaucoup trop de main d'œuvre, utilisant encore la jachère, ne donnant pas assez de façons à leurs terres, ne parquant pas leurs moutons et ne binant pas leurs navets. La région souffre autant de conditions naturelles difficiles que de son éloignement des marchés.

Conclusion

Il semble bien que les évolutions caractérisant l'agriculture britannique aient été capitales dans plusieurs domaines au cours de l'époque moderne. Dans celui des évolutions techniques tout d'abord : on a signalé l'abandon de la jachère et le

passage à l'agriculture convertible, l'apparition de rotations quadriennales plus intensives, l'introduction dans les champs de plantes nouvelles telles le trèfle, les navets, le sainfoin, le colza... Est-ce à dire que l'Angleterre s'est couverte uniformément de cultures soignées et de prairies de qualité ? Probablement non : il existe encore de vastes surfaces de landes à la fin du XVIII^e siècle mais il est tout aussi certain qu'un bétail beaucoup plus abondant peut être nourri sur des prairies mieux soignées et avec des fourrages plus variés.

Les enclosures constituent également une part importante de ces évolutions. Certes, personne ne croit vraiment que l'enclosure est à elle seule synonyme de révolution agricole. Seul Arthur Young s'y est trompé ce qui lui a permis de s'étonner, lorsqu'il visitait la France, de voir la jachère pratiquée dans les régions de bocage : « la merveilleuse absurdité, c'est que dans les neuf dixièmes des champs en clôtures, la méthode d'exploitation est exactement la même que dans les champs ouverts, c'est à dire que les jachères prédominent ». Mais si les enclosures ne font pas la révolution agricole elles entraînent des changements importants dans les conditions de travail des agriculteurs : elles modifient le paysage, elles permettent de supprimer des pratiques collectives largement répandues, elles facilitent la conversion des dîmes, elles autorisent la modification des modes d'amodiation et le passage à des baux à temps renégociables.

Les évolutions concernent également la taille des propriétés et la structure des exploitations. Il est clair que l'on a assisté à un renforcement de la grande propriété, que les petits propriétaires et que les petits exploitants se sont raréfiés. S'il n'est pas question de reprendre la formulation de Sir John Habakkuk à propos de « la disparition du paysan anglais » qui induisait une idée très fautive – les cultivateurs anglais n'ont pas disparus –, force est de constater que le laminage des exploitations moyennes et le déclin des petites a eu des conséquences sociales considérables : les agriculteurs anglais sont pour une partie non négligeable d'entre eux devenus des salariés. Le développement du salariat agricole a permis des mariages, donc des naissances, plus précoces, alimentant à terme la croissance démographique.

DÉFINITIONS

Common law 3 : ensemble de coutumes et de décisions de justice formant la loi commune à l'ensemble du royaume ; elle tend progressivement à se substituer aux coutumes des diverses seigneuries. Les tenures régies par la loi commune sont dites libres, ce qui signifie que les droits à acquitter sont fixes. Inversement, les tenures soumises à la coutume de la seigneurie sont dites non libres (cf. def. 8 : tenure *at will*)

Déguerpissement 4 : terme de droit féodal. Désigne l'abandon d'un fief ou d'une terre par un propriétaire qui estime être trop lourdement chargé de droits féodaux. Cette pratique est exceptionnelle en France sous l'Ancien Régime car les droits féodaux, quelle qu'en soit l'importance, n'ont aucune commune mesure avec les loyers dus par les exploitants à leur propriétaire.

Afféagement 5 : chap. 2 def. 24

Arthur Young 6 : économiste et agronome anglais (1741-1820). En 1767 et 1768 il effectue et publie les *Tours* d'Angleterre, en 1780 il voyage en Irlande et, entre 1787 et 1789, il découvre la France. En 1790, il est nommé secrétaire du Bureau d'agriculture par Pitt. Une partie de son œuvre a été publiée en France sous le titre *Le cultivateur anglais* à l'époque du Directoire. On sait que, théoricien plus que praticien, il fut lui-même un piètre agriculteur ; on sait aussi que son admiration sans limite pour ce qu'il croit être le modèle agricole anglais ne font pas de lui un modèle d'objectivité. Néanmoins, ses écrits constituent une analyse très utile des conditions de vie de la paysannerie, des paysages et des techniques agraires en France et en Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle.

Cour manoriale 7 : elle exerce la justice seigneuriale et gère l'organisation des champs ouverts en région de pratiques collectives. Le *baillif* en est le personnage principal. Elle est scindée en deux institutions : la *court baron* qui autorise et enregistre les mutations foncières et la *court leet* qui gère l'organisation des champs soumis à des pratiques collectives et juge tous les délits ruraux. Son rôle décline tout au long de l'époque moderne.

at the will of the lord 8 : l'expression entière – *at the will of the lord and according to the custom of manor* – signifie : à la volonté du seigneur et conformément à la coutume de la seigneurie. Ce mode de tenure caractérise toutes les terres qui ne sont pas régies par la *common law* (voir def 3) ; le seigneur peut facilement en modifier les conditions de tenure.

Landlords 9 : propriétaires fonciers

Gregory King 10 : 1648-1712, pionnier de l'analyse sociale et de la statistique en Angleterre. Son travail, *A Scheme of the Income, and Expence, of the Several Families en England, Calculated for the Year 1688*, a été réalisé en 1696. Il divise la société anglaise en deux catégories : ceux qui accroissent et ceux qui diminuent la richesse du royaume ; il s'efforce de montrer que les classes laborieuses sont en fait composées d'assistés.

Land tax 11 : impôt foncier

Cottagers : ce sont de petits paysans (équivalent des manouvriers français ?) qui tiennent du *lord* une maison (le cottage) et quelques parcelles de terre. Leurs revenus ont une triple provenance : le produit de leur terre, l'usage des communaux,

les salaires qu'ils touchent en faisant des journées de travail pour des paysans plus aisés.

Squatters 13 : ont un statut encore plus précaire que les *cottagers* (voir ce mot) car ils ne détiennent pas de terre. Ils ne vivent que du produit des communaux sur lesquels ils édifient des cabanes et de celui des journées de travail qu'ils peuvent faire. Il faut noter qu'en Angleterre, l'accès aux communaux semble plus ouvert qu'en France où il est souvent réservé aux propriétaires et à leurs exploitants.

- Domesday book 14

Physiocrates 15 : chap. 1 def 46

- Townseend, Cook 16 : il y a assez d'info dans le texte du chapitre

Enclosure 17 : le terme désigne à la fois le type de paysage agraire qui résulte de la création d'un parcellaire entouré de haies et le processus de création de ce paysage. L'enclosure ce n'est pas seulement l'édification d'un paysage de bocage remplaçant un paysage d'openfield, c'est aussi la modification de la taille des parcelles et du réseau des chemins (remembrement), la transformation des modes de tenures et des droits pesant sur la terre (suppression des dîmes), l'extinction des pratiques collectives. L'enclosure peut se faire à l'amiable, progressivement, porter sur de petites superficies ou sur de vastes espaces. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la plupart des enclosures sont entérinées par le Parlement et légalisées par un Acte d'enclosure.

Openfield 18 : chap 1, def 1 et 18

Céréales d'hiver, céréales de printemps 19 : chap. 2 def 52

Charrue 20 : chap 1 encadré

Henri Sée 21 : chap. 1 def 49

Cultures dérobées 22 : cultures pratiquées sur la jachère, voir refroissis chap 1 def 50

Bocage 23 : voir chap. 2

Rotation triennale 24 : chap 1 def 13 et chap 2 def 51

Marnage 25 : voir amendement, chap. 1 def 44

Limon 26 : terre très fertile provenant de la décomposition de débris végétaux.

Droits communaux 27 : droits exercés collectivement sur les terres du finage par les habitants d'une paroisse. En Angleterre, tous les champs qui constituent un paysage d'openfield ne sont pas également soumis à ces pratiques collectives. On réserve en général le terme de *common fields* aux champs ouverts grevés de servitudes telle la vaine pâture.

Acre 28 : unité de mesure qui vaut environ la même superficie que le journal français soit une quarantaine d'ares.

Trèfle et sainfoin 29 : plantes fourragères de la famille des légumineuses. voir légumineuses, chap 1 def 40

- Dîmes 30 :

Acte d'enclosure 31 : voir enclosure chap 3 def 17

Turnip ou turnep 32 : navet

Légumineuses 33 : voir chap 1 def 40

Racine 34 : on désigne par ce terme les plantes dont la partie souterraine, renflée et charnue, peut servir de nourriture aux hommes et aux animaux. Il s'agit des navets, carottes, betteraves.

Arthur Young 35 : voir chap 3 def 6

Ray-grass 36 : graminée fourragère de la famille de l'ivraie que l'on sème pour obtenir des prairies artificielles.

Thomas More 37 : homme politique et humaniste anglais (1478-1535). Opposant à Henri VII, il commence une carrière politique sous Henri VIII et est nommé à la chancellerie du royaume. Mais, étant resté catholique, il désapprouve le divorce d'Henri VIII ; il est emprisonné et exécuté. Il fut ami d'Érasme. Il est surtout connu pour être l'auteur de l'*Utopie* qui eut un grand succès en Europe.

Les réfugiés 38 : ce sont essentiellement des Hollandais et des Français qui quittent leur pays où ils sont persécutés pour des motifs religieux. En Angleterre, ils s'installent autour de Londres et dans le Kent et ils contribuent à y développer une agriculture de jardinage qui approvisionne les centres urbains.

Pastel 39 : autre nom, la guède. Plante de la famille des crucifères (fleur à quatre pétales) fournissant une substance utilisée pour produire la couleur bleue. Le pastel a d'abord été importé d'Italie ; en France, il fait la fortune du Lauraguais depuis les guerres d'Italie jusqu'au XVIII^e siècle.

Colza 40 : voir chap 1 def 90-91

Chaulage 41 : voir amendement, chap. 1 def 44

Coke 42 : voir chap 3 def 16

Sociétés d'Agriculture 43 : voir chap 1 def 83

Backewell, Robert et Charles Colling 44-45 : pionniers de la zootechnie moderne en Angleterre dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ils développent et mettent en application les trois principes qui seront ensuite à la base de toute la sélection animale au XIX^e siècle : nourrir correctement les animaux, choisir les meilleurs pour la reproduction, utiliser la consanguinité pour tenter de fixer les qualités que l'on souhaite reproduire.

BIBLIOGRAPHIE

ALLEN, Robert C., *Enclosure and the Yeoman. The Agricultural Development of the South Midlands (1450-1850)*, Oxford, Clarendon Press, 1992, XIV-376 p.

BAKER, Alan, et BUTLIN, Robin, *Studies of Field Systems in the British Isles*, Cambridge, CUP, 1973, XXVI-702 p.

BARDET, Jean-Pierre et DUPÂQUIER, Jacques, *Histoire des populations de l'Europe, T.1 : Des origines aux prémices de la révolution démographique*, Paris, Fayard, 1997, 660 p. Chap. XII – Les Iles britanniques. Robert A. HOUSTON, Cormac O GRÁDA, Rocher SCHOFIELD et Tony WRIGLEY , p. 369-387.

BÉAUR, Gérard, (éd.), *La Terre et les Hommes : France et Grande-Bretagne (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1998, 256 p.

BEAUROY, Jacques, « De la révolution agricole en Angleterre : modernisation et société rurale », in FRÉCHET, Hélène, (éd.), *Questions d'histoire. La terre et les paysans en France et en Grande-Bretagne de 1600 à 1800*, Paris, Éd. du Temps, 1998, p. 287-320.

BECKETT, John V., « The Pattern of Landownership in England and Wales (1660-1880) », *Economic History Review*, XXXVII, 1, 1984, p. 1-22.

BECKETT, John V., *A History of Laxton : England's Last Open Field Village*, Oxford, 1989.

BECKETT, John V., *The Agricultural Revolution*, Oxford, Basil Blackwell, 1990, 79 p.

BECKETT, John V., « The Decline of the Small Landowner in England and Wales, 1660-1900 », in THOMPSON, Francis Michael Longstreth, (éd.), *Landowners, Capitalists and Entrepreneurs*, 1994, p. 89-112.

BRUMONT, Francis, « Propriété et exploitation de la terre en Grande-Bretagne », in FRÉCHET, Hélène, (éd.), *Questions d'histoire. La terre et les paysans en France et en Grande-Bretagne de 1600 à 1800*, Paris, Éditions du Temps, 1998, p. 99-136.

CHAMBERS, Jonathan D., et MINGAY, Gordon E., *The Agricultural Revolution, 1750-1880*, Londres, Batsford, 1966, IX-222 p.

CAMPBELL, Bruce M. S., et OVERTON, Mark, (éd.), *Land, Labour and Livestock. Historical Studies in European Agricultural Productivity*, Manchester, MUP, 1991, XI-500 p.

CAMPBELL, Bruce M. S., et OVERTON, Mark, « Production et productivité dans l'agriculture anglaise, 1086-1871 », *Histoire et Mesure*, XI, 1996, 3-4, p. 255-297.

CHEVET, Jean-Michel, *La Terre et les Paysans en France et en Grande-Bretagne du début du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle*, vol. I : *Les hommes et les structures foncières*, Paris, Messene, 1998, 125 p.

COOPER, J.-P., « The social distribution of land and men in England, 1436-1700 », *Economic History Review*, 1966, p. 505-517.

COTTRET, Bernard, *Histoire d'Angleterre, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, PUF, Nouvelle Clio, 1996, 339 p.

HABAKKUK, Sir H. John, « La Disparition du paysan anglais », *Annales ESC*, XX, 4, juillet-août 1965, p. 649-663 ; rééd. in BÉAUR, Gérard, (éd.), *La Terre et les Hommes : France et Grande-Bretagne (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1998, p. 55-73.

HEY, David G., *An English Rural Community. Myddle under the Tudors and Stuarts*, Leicester, Leicester UP, 1974, 260 p.

HOSKINS, William George, *The Midland Peasant. The Economic and Social History of a Leicestershire Village*, Londres, Macmillan, 1957. [Étude du village de Wigston Magna]

KERRIDGE, Eric, *The Agricultural Revolution*, Londres, George Allen & Unwin, 1967, 428 p.

MAZOYER, Marcel, ROUDART, Laurence, *Histoire des agricultures du monde du néolithique à la crise contemporaine*, Paris, Le Seuil, 1997, 545 p.

MINGAY, Gordon E., *English Landed Society in the Eighteenth Century*, Londres, 1963.

MINGAY, Gordon E., *Parliamentary Enclosure in England. An Introduction to its Causes, Incidence and Impact (1750-1850)*, Londres-New York, Longman, 1997, VIII-168 p.

NEESON, Jeanette M., *Commoners : Common Right, Enclosure and Social change in England (1700-1820)*, Cambridge, CUP, 1993, XIV-384 p.

ORWIN, Charles Stewart, et ORWIN, Christabel Susan, *The Open Fields*, Oxford, Clarendon Press, 1938, XII-332 p. + pl. ; rééd.: 1954. [Étude du terroir de Laxton, Nottinghamshire]

OVERTON, Mark, *Agricultural Revolution in England. The Transformation of the Agrarian Economy, 1500-1850*, Cambridge, CUP, 1996, XIV-258 p.

PARKER, Robert A. C., *Coke of Norfolk. A financial and agricultural study, 1707-1842*, Oxford, Clarendon Press, 1975

POSTAN, Michael, et HILL, Christopher, *Histoire économique et sociale de la Grande-Bretagne. Tome 1 : Des origines au XVIII^e siècle*, trad. française, Paris, Le Seuil, 1977, 508 p. (éd. anglaise : 1969). Ouvrage vraiment très veilli.

POUSSOU, Jean-Pierre, *La Terre et les Paysans en France et en Grande-Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, CNED-SEDES, 1999, 607 p. En particulier les chapitres 1 à 4 de la seconde partie qui font le point sur la question de la révolution agricole anglaise et mesurent l'impact de la conjoncture sur l'évolution agricole du pays.

RUGGIU, François-Joseph, *L'Angleterre des Tudors aux premiers Stuarts, 1509-1660*, Paris, Sedes, coll. « Campus Histoire », 192 p. Chapitre 5 : La croissance et son essoufflement (une mise au point rapide mais très utile sur population et agriculture intégrant les données les plus récentes).

RULE, John, *The Vital Century. England Developing Economy, 1714-1815*, Londres et New York, Longman, 1992, xvii-334 p.

SPUFFORD, Margaret, *Contrasting Communities : English Villagers in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Cambridge, CUP, 1974, 374 p.

THIRSK, Joan, (éd. gén.), *The Agrarian History of England and Wales*, 8 vol., Cambridge, CUP, 1967-1999. Volume IV. 1500-1640, THIRSK, Joan, (dir.), Cambridge, CUP, 1967, xl-919 p. En particulier le chapitre 1 : « The Farming Regions of England » (Joan THIRSK) et le chapitre 2 : « The Farming Regions of Wales » (Frank EMERY). Volume V. Part. I, 1640-1750, THIRSK, Joan, (dir.) : *Regional Farming Systems*. Cambridge, CUP, 1984, xxxi-480 p.

THIRSK, Joan, « L'Agriculture et les plantes nouvelles en Angleterre aux XVI^e et XVII^e siècles », in *Plantes et Cultures nouvelles en Europe occidentale au Moyen Âge et à l'époque moderne. Actes des Douzièmes Journées internationales d'histoire du centre culturel de l'abbaye de Flaran* (11-13 septembre 1990), 1992, p. 69-80.

TURNER, Michael, *English Parliamentary Enclosure*, Folkestone, Dawson, 1980.

TURNER, Michael Edward, et MILLS, Dennis Richard, (éd.), *Land and Property : the English Land Tax (1692-1832)*, Gloucester, A. Sutton, 1986, xiii-239 p.

WADE-MARTINS, Peter, *Black Faces. A History of East Anglian Sheep Breeds*, Norfolk Museums Service in association with Geerigns of Ashford, 1993, xvi-204 p.

WALTER, John, « Changement agraire et disparition de la paysannerie en Angleterre (1500-1800), in FRÉCHET, Hélène, (éd.), *Questions d'histoire. La terre et les paysans en France et en Grande-Bretagne de 1600 à 1800*, Paris, Éd. du Temps, 1998, p. 137-167.

WORDIE, J. Ross, « The Chronology of English Enclosure, 1500-1914 », *Economic History Review*, 36, 1983, p. 483-505.

WRIGLEY, E.A. and SCHOFIELD, R.S., *The Population History of England, 1541-1871*, 1981, 2nd ed. Cambridge UP, 1989.

YELLING, James A., *Common Field and Enclosure in England (1450-1850)*, Londres, Macmillan, 1977.

FIN